

La nuit

Lauréats du 31^e concours littéraire

Critère

2006-2007

La Nuit

31^e CONCOURS LITTÉRAIRE CRITÈRE 2006-2007

LE COLLÈGE FRANÇOIS-XAVIER-GARNEAU AVEC L'APPUI DE SES PARTENAIRES
DE TOUTES LES ÉTUDIANTES ET DE TOUS LES ÉTUDIANTS DE NIVEAU COLLÉGIAL

 COLLÈGE
FRANÇOIS-XAVIER-GARNEAU

Éducation
L'avenir de Québec

 RIASB

LEPIRE design



Remerciements

Le Concours littéraire Critère
n'aurait pas pu être réalisé
cette année sans la participation de
ses partenaires:

Le ministère de l'Éducation, du
Loisir et du Sport du Québec

Le ministère de la Culture
et des Communications du Québec

L'Association des parents
du collège François-Xavier-Garneau

L'Association générale étudiante
du collège François-Xavier-Garneau

La Fondation
du collège François-Xavier-Garneau

La Coopérative
du collège François-Xavier-Garneau

Le réseau intercollégial des activités
socioculturelles du Québec

Lepire Design



Concours littéraire Critère

Organisé par le Collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier des collèges participants et de ses partenaires.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau
Claude Albert, directeur du concours
Jean-François Bouffard, conseiller à la Vie étudiante

Membres du jury

Marie-Christine Bernard (Cégep d'Alma)
Camille Deslauriers (Université de Sherbrooke)
Jean Pierre Girard (Cégep de Joliette)

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de L'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8319, poste 2406

Édition

Claude Albert, mise en page
André Gaulin, révision linguistique

© Concours Critère
Dépôt légal - 2^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN - 0384-0174

Sommaire

Remerciements	7
Crédits	8
Sommaire	9
Préface	11
Avertissement	14

Écrits des lauréats

Janie Boudreault (Cégep de Jonquière) <i>La chercheuse de poux</i>	15
Anaïs Elboujdâini (Cégep de L'Outaouais) <i>Les journées inutiles</i>	29
Sarah Jacob-Wagner (Cégep de Sainte-Foy) <i>Quand le rideau tombe</i>	49
Pier-Olivier Joanis (Collège Lionel-Groulx) <i>Peindre sa vie en blanc</i>	59
Laurence Olivier (Cégep du Vieux Montréal) <i>Bonzâïs</i>	69
Marjorie Poirier (Cégep de Saint-Hyacinthe) <i>Une toile de cantaloup</i>	83
Kim Roy-Grenier (Cégep de Drummondville) <i>L'aube et le crépuscule</i>	95
Janie Tremblay (Cégep de Sainte-Foy) <i>La liberté cette nuit</i>	105
Répartition des prix	123

Préface

La nuit

La plupart des grands événements racontés dans les livres d'histoire n'ont pas eu lieu la nuit. Pour la simple et bonne raison que la rareté de la lumière appelle le repos, le sommeil et le rêve et qu'en pareille léthargie, il ne se passe pas grand-chose. L'évolution est le résultat d'une lutte pour la survie, d'une action dans le monde, d'une mouvance, d'une volonté de vivre mieux. Tout le contraire en fait du repos, du calme, de la détente, de l'immobilité auxquels invite l'obscurité. Bien sûr, la société moderne a engendré de nombreux moyens de lutter contre la torpeur de la nuit, en particulier pour assurer une plus grande productivité par le travail, mais aussi pour garantir sa sécurité et pour assurer une continuité dans ses entreprises. Elle paye davantage des gens étranges qui œuvrent pendant que les autres se reposent, et qui se reposent mal tandis que la majorité s'agite, travaille, fait du bruit, réalise des choses dignes de mention, profite de la lumière et de la chaleur du jour. On dirait que la vie diurne sert de référence et que l'activité nocturne apparaît comme une sorte d'anormalité, de mal nécessaire, comme un effort, comme une violence à l'organisme. De même, l'inactivité au grand jour ne fait à peu près jamais bonne impression. Qu'elle s'appelle langueur, paresse, oisiveté, indolence, elle dérange et ne peut durer bien longtemps. Elle n'est jamais tolérée dans les milieux du travail et ne procure guère de satisfaction durable le reste du temps.

Chaque chose, semble-t-il, doit rester à sa place. L'obscurité inquiète, l'immobilité dérange, le sommeil suspend la conscience. Alors mieux vaut ne pas trop en mener large quand ils s'imposent. La lumière, au contraire, purifie, assainit, énergise, galvanise, il faut donc se dépêcher d'en profiter pour mener à bien des entreprises qui procurent de la satisfaction, de la joie, du bonheur.

Mais ce sont là de beaux principes qui ne valent pas toujours dans les faits. À la nuit, il ne faut pas l'oublier ! sont associés des moments extrêmement marquants pour l'individu. C'est là qu'il se venge le mieux des difficultés du travail et des rigueurs de la vie. L'intempérance, l'irrévérence, les débordements, les jeux de l'amour, la luxure, le crime, la désobéissance s'accommodent très bien de la noirceur et de l'ombre. Plusieurs, dans ce contexte, découvrent un véritable sens à leur vie, profitent d'une énergie nouvelle, trouvent enfin le moyen d'assouvir leurs désirs.

Les lauréats du Concours littéraire Critère 2006-2007 n'ont pas fait une représentation doucereuse de la nuit. Ils l'ont tous dépeinte comme une épreuve, comme une initiation, comme un passage vers autre chose, comme une obligation, comme une fatalité, comme un événement risqué. Les personnages qu'ils nous présentent sont anormaux, angoissés, déviants, criminels, désœuvrés, automates et ils sont en quête d'un sens à leur vie. Ils s'isolent dans la nuit et ce n'est qu'alors que leur personnalité authentique, leurs vraies valeurs refont surface après avoir été refoulées par les règles, les normes et les valeurs du jour.

Dans *La chercheuse de poux* de Janie Boudreault, un chauffeur de taxi commence à travailler quand il fait noir. Il cherche au-delà de son pare-brise quelque chose qui se dérobe et qu'il ne pourra jamais rattraper. Un jour il renverse une adolescente et vit une aventure traumatisante qui le conduira au meurtre. C'est alors seulement qu'il redevient libre de ses actes, sans pour autant avoir un poids sur la conscience.

L'héroïne des *Journées inutiles* d'Anaïs Elboujdaini vit également beaucoup d'angoisse pour se défaire du mal et des frustrations qui l'habitent. À titre de conteuse, elle propose un voyage à rebours dans le temps et la civilisation pour se rasséréner, pour se nettoyer du manque de sommeil que cause l'activité du monde moderne. Elle est à la recherche de son amour, « S », qu'elle trouvera, mais qui ne suffira pas à la réconcilier avec la vie.

Nalaak Napuluk, de son côté, personnage principal de *La liberté cette nuit* de Janie Tremblay, quitte son village inuit parce qu'il ne peut plus supporter que ses proches se gouvernent désormais selon les désirs, les buts et les rêves des Blancs. Il s'enfonce dans le froid inhumain d'une nuit de trois mois où il finit par se sentir en communion avec la nature. Sauf qu'il est trop tard, il meurt d'hypothermie après qu'une hallucination lui ait fait cruellement ressentir son échec.

Dans *L'aube et le crépuscule* de Kim Roy-Grenier, une problématique sociale du même ordre est développée. Nous sommes au Guatemala au milieu de la discrimination, de la pauvreté et de l'absurdité que vivent quotidiennement des hommes et des femmes. Le temps d'une nuit, l'auteur nous explique que les ténèbres se sont emparées d'eux, que l'alternance entre le nocturne et le diurne, dans un cycle que l'on croyait immuable, a été rompue par l'avidité et le désir de conquête.

L'histoire que nous propose Marjorie Poirier dans *Une toile de cantaloup* met en scène un personnage étrange qui a aussi besoin du révélateur qu'est l'obscurité. Une auto-stoppeuse aventureuse s'épanouit au hasard de ses rencontres de la nuit, qui ont toutes un caractère inhabituel. Mais le lecteur s'aperçoit en cours de route qu'elle subit plus qu'elle ne choisit ce qui lui arrive à cause de la nébuleuse qui habite toujours son esprit.

Pier-Olivier Joanis, l'auteur de *Peindre sa vie en blanc*, exploite une pathologie du même type mais qui n'a pas du tout les mêmes effets. Nous avons affaire à un noctambule qui a le goût de tuer et qui, en attendant une occasion, se plaît à exploiter autrui ou à lui faire du mal. Pourtant, il n'accepte pas les faveurs sexuelles qu'il convoite et il persécute ses semblables de façon dérisoire, comme s'il ne pouvait s'assumer dans un monde où la lumière le rend veule.

Quand le rideau tombe, un texte de Sarah Jacob-Wagner, nous offre pour sa part le récit d'une femme aux prises avec une grossesse non désirée. Indépendante de fortune, elle est habituée à jouer des rôles pour bien marquer son impuissance à s'accepter dans le monde où elle vit. Pendant une nuit initiatique, elle s'affranchit malgré elle de ses artifices, puisque l'enfant à naître ne lui permettra pas de se représenter autrement que ce qu'elle est.

Dans *Bonzaïs* de Laurence Olivier, enfin, une citadine, qui chérit les plantes autant que l'obscurité et l'isolement, sent venir des menstruations biologiques et oniriques qu'elle ressent comme une profonde purgation. Son sommeil dans la souillure, dans le vide et dans le noir lui permet de se confronter aux impuretés que produisent son corps et son âme.

Tout compte fait, nous voilà à l'opposé d'une nuit de plaisir, de repos ou de rêve. Ce qui survient après le coucher du soleil répond à une hantise viscérale, à une inquiétude causée par l'abandon au sommeil ou encore à la souffrance de l'insomnie. Bien sûr que l'envers du jour reste un passage nécessaire pour que le corps et l'esprit trouvent leur équilibre. Mais il faut s'attendre à y rencontrer autant de laideur que de grâce, à l'image peut-être du monde et de l'humanité.

Claude Albert

Avertissement

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte et à des écarts de ponctuation pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

La chercheuse de poux

Par Janie Boudreault
Cégep de Jonquière

Il est quatre heures. Je m'étire paresseusement avant d'ouvrir les yeux. J'ai toujours besoin de quelques secondes pour m'habituer à l'éveil ; à la manière d'un écran qui prend un certain temps avant d'offrir son image. La chambre baigne dans une obscurité quasi totale, gracieuseté des épais rideaux recouvrant la fenêtre. Sans cette absence de lumière, il me serait impossible de trouver le sommeil et comme je ne travaille que lorsque la lune est haute, ces rideaux m'apportent la nuit artificielle dont j'ai besoin. Il est quatre heures et je me lève donc pour entreprendre la routine machinale de mes journées ou soirées pour être juste. La nuit dernière a été épuisante alors je n'ai rien fait en rentrant, trop pressé de retrouver Morphée. Je mets le percolateur en marche et saute dans la douche, froide pour contrer l'effet étouffant de l'été québécois. J'en ressors vivifié et le café achève de me mettre en train. J'enfile un jean propre, c'est discutable, et un t-shirt sobre et uni que j'avais laissé traîner sur le divan. Je chausse une vieille paire de tennis, autrefois blanche, et attrape les clés à l'aveugle. J'ai pris l'habitude de laisser accrochés au clou près de l'entrée ces quelques bouts de métal sertis d'une cocarde à mon effigie. J'y apparais dans le plus grand étonnement et j'y affiche le sourire le plus faux qu'il m'ait été donné de voir. Je n'ai jamais eu le tour pour les prises de photos. Outre cette gênante et peu fidèle représentation de moi, il y a sur cette carte mon nom : Arthur. Nom qui me vient d'une fantaisie maternelle ; maman avait dévoré tous les écrits du jeune Rimbaud étant enceinte et croyait m'insuffler un souffle poétique en m'imposant son prénom. Pas que ça me gêne, juste que c'est beaucoup demandé que de chausser les bottes d'un poète maudit. Sous Arthur se trouve l'inscription « 4c » qui officialise mes aptitudes à conduire un taxi. Pas que j'aie toujours voulu

être chauffeur de taxi, même que je me serais bien vu être un artiste ou un politicien, mais bon, je n'ai pas à me plaindre, au moins j'ai du boulot et c'est plus que ce que pas mal d'autres auront jamais.

Il est alors cinq heures et je sors prendre le volant. J'ai ma propre voiture, ce n'est pas donné à tout le monde. Quand je travaille, il me suffit d'apposer l'enseigne lumineuse où c'est écrit Taxi 0-16. Seize c'est pour l'âge qu'avait *l'homme aux semelles de vent* quand il a écrit « sa » *Bobème*. J'aime à penser qu'elle est la mienne et que je suis le vagabond qui erre sous le ciel étoilé. C'est un peu ce que je fais au fond, je traîne de rue en rue, de ruelle en carrefour dans l'attente d'un signe de main, d'un sifflement ou d'un retentissant : Taxi ! Reste que je peux difficilement voir les étoiles de ma place assise.

Dans tous les cas, je me rends au café où les gars m'attendent. Je dis les gars, mais il y a aussi Madeleine. Madeleine, Mado, c'est un peu notre mère à tous. Elle travaille aux taxis depuis bientôt trente ans et elle n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie, c'est peut-être parce qu'elle a été nommée comme Marie-Madeleine, mais elle ne prête pas trop d'importance à l'origine des noms. Quoi qu'il en soit, c'est elle qui m'a montré le métier et je vous jure qu'il n'y a pas de meilleure professeuse. Elle connaît tous les coins de Québec et sait exactement quelles sont les heures où c'est payant dans la haute-ville et à quels moments il vaut mieux ne pas se pointer du côté de Saint-Roch.

Il est six heures et la clique de conducteurs s'apprête à lever l'ancre. Moi je profite encore quelques minutes du confort des banquettes de resto. Je termine un sandwich tomate-mayonnaise et en prends deux pour emporter ; une fois en route, je n'arrête pas. Certains le font, mais c'est mauvais pour les affaires et les affaires, c'est mon seul revenu. Alors je ne me permets pas de pause.

Il est six heures et demie, je m'assois derrière le volant. Je ne mets pas tout de suite mon enseigne, j'aime bien flâner un peu avant de prendre des passagers. J'allume la radio et fouille un peu jusqu'à

ce que je trouve une station qui fait jouer en rafale les grands succès d'Harmonium, de quoi être nostalgique. *Comme un enfant, il était une fois.* Je me demande par où commencer ma ronde. J'ai l'habitude de folâtrer dans les vieux quartiers, de regarder leurs immeubles, les vieilles rues avec leurs arbres énormes. J'ai un faible pour DeBougainville, elle me rappelle cette route dans *Le Seigneur des Anneaux* où quatre hobbits fuient un cavalier noir.

Je fais plutôt la tournée sommaire des bars, des salles communautaires ou de spectacles, moins beau, mais plus rentable. Il est sept heures et quart. Le temps passe et je n'ai encore pris aucun client. Je suis trop romantique pour conduire efficacement un taxi. Chaque rue que je sillonne me fait penser à quelque chose, une personne, un film, un poème. *Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue.* Enfin, je rêve trop. Je remonte jusqu'au centre-ville et j'aperçois un vieux couple. L'homme me fait signe de la main. Je m'arrête, la portière arrière à la hauteur de la dame. Tous deux sont vêtus de pantalons beiges et d'une chemise longue de toile. Ils ne sont pas bavards, me dictent de me rendre dans le quartier Saint-Sacrement, près de la boutique de vélo. Je fais la tournée des stations de radio en observant la réaction des passagers. Les vieillards partagent un sourire à l'écoute d'un tube de Sinatra. *And then I go and spoil it all like saying something stupid like I love you.*

Il est huit heures moins quart. Je les laisse devant le café qui offre aux clients de faire de la peinture sur céramique en sirotant leurs breuvages. J'attends qu'il ait sorti la monnaie, qu'elle la recompte et les remercie grandement pour les cinquante cents de pourboire. Il est huit heures et j'entame à peine ma nuit de travail. Les bons soirs je peux m'en tirer avec une vingtaine de courses, si je ne dois pas me rendre en banlieue. Souvent je roule et je me mets à penser. Je pense alors tellement que je fixe la rue, tourne lorsqu'il le faut, mais sans m'en rendre compte. Je suis un automate, hypnotisé. Peut-être que c'est le fait de toujours conduire sans but fixe, d'un point A à rien de concret, de ne jamais décider la destination. Peut-être que c'est juste parce que

j'ai des problèmes de concentration. Toujours est-il que je rate souvent des clients et..... MERDE !

Je n'ai rien vu venir, mais là devant moi, en fait devant la voiture se tient une jeune fille. Je devrais dire qu'elle se tient à la voiture. Elle est dangereusement près de la voiture, trop près. Merde. Je sors, le cœur cherche un moyen de sortir de ma poitrine.

-Y'a pas de mal fillette ??

Elle me regarde fixement, sans dire un mot. Elle ne crie pas, ne pleure pas, ne saigne pas. Elle semble réfléchir. Respirer. Il ne pouvait pas y avoir grand-chose, je prenais ma vitesse seulement, je quittais un arrêt, je l'ai à peine touchée, elle ne semble pas blessée. Je dois penser moi aussi. Mais qu'est-ce qu'elle foutait devant la voiture ? Je la fixe à mon tour.

-Mais qu'est-ce que vous faites là ? que je lui demande.

-Savez que vous pourriez aller en prison ? Renverser une adolescente. En plus vous êtes conducteur de taxi.

Elle me dit cela le plus naturellement du monde. Alors le plus naturellement du monde, je panique.

-Désolé, Mam'zelle. C'est la première fois, j'avais la tête ailleurs. Je pensais aux hobbits vous savez, dans le sentier qui me rappelle....euh... Je vous ai fait mal ?

-Non, pas mal. Cependant le choc que je viens de vivre pourrait laisser de profondes marques dans mon subconscient et faire de moi une adulte renfermée et socialement déficiente.

Elle se foutait de ma gueule ? La voilà qui m'accuse de collision psychologique.

-Écoutez jeune fille, je reste ici. J'appelle la police, ils vont faire un constat et appeler vos parents qui viendront vous chercher.

C'était à cause de la police ou de ses parents, je n'en sais rien, mais reste qu'elle a changé de mine. Elle cesse la plainte et me regarde droit dans les yeux. C'est ton jour de chance qu'elle me dit.

—J'ai eu une bonne journée et c'est pas un minable pilote qui va tout gâcher. Alors voilà, tu me donnes la *ride* gratuitement et j'oublie comment tu as osé porter atteinte à ma vie. *Deal* ?

Je ne suis pas plus fou qu'un autre et je crois bien qu'un autre accepterait l'offre. Dans le pire des cas je dois la déposer en banlieue et encore, c'est une peine légère comparée à ce dont je pourrais écoper pour avoir quasiment fauché un piéton.

—Ça marche ! Embarquez et c'est où vous voulez.

Elle s'installe derrière.

Je mets le moteur en marche et lui demande où elle veut aller.

—À toi de me le dire.

Là je crois que j'ai mal entendu alors je lui demande une autre fois.

—Alors c'est où que je vous laisse fillette ?

—J'ai dit que c'était où tu voulais. Ils ne trouvent pas ça énervant tes clients ?

—Hein ?

—Tu vois ? Tu le fais encore !

—Je fais quoi ? Quoi mes clients ? Pourquoi est-ce que je les énerverais ?

—Les faire répéter tout le temps, toutes ces questions. Moi ça m'irriterait à la longue.

—Je ne vous fais pas répéter, c'est juste que...

Bon, j'argumentais avec elle maintenant.

–Désolé, seulement j’ai pas compris où vous vouliez que je vous laisse.

–Évidemment, je n’ai rien dit. Tu fais partie d’un programme d’intégration au travail pour les gens intellectuellement inférieurs ?

–Hé ! Doucement Mam’zelle, je vous ai pas manqué de respect moi.

–Non, tu as tenté de m’écraser en pleine rue, quel hommage !

–Accidentellement.

–Je te parie ce que tu veux que je peux faire croire le contraire à n’importe qui.

Sur ce coup-là elle a peut-être raison et je dois m’y faire, c’est comme elle veut. Il ne me reste qu’à scruter droit devant, suivre ses indications quelques instants et tout rentrera dans l’ordre. Je pourrais terminer ma nuit et dormir comme un bébé.

–Parfait fillette, on fait comme tu veux.

–Je n’en attendais pas moins de toi. Si on commençait par mettre les choses au clair. J’ai 17 ans. Donc les fillettes et les jeunes filles tu te les gardes pour les gardereries. Ça c’est une chose...

Je roule tranquillement en l’écoutant m’exposer les règles du voyage. Je ne peux m’empêcher de jeter un cou d’œil à l’arrière. Elle débite ces réglementations la tête appuyée contre la vitre du côté gauche. Comme ça de profil j’lui donne pas 17 ans. Je dirais 15 tout au plus. Elle a le teint pâle et est plutôt petite, elle est vêtue d’un jean serré et d’une camisole moulante qui ne laissent aucune place à l’imagination. Pas que j’sois dans le genre à imaginer des trucs avec des fillettes.

–... Troisième et dernière clause du contrat qui nous unit, pas d’autres clients. C’est d’accord ?

Bon voilà. Ai-je appris quelque chose ? Je suis retourné à mes songes et j’ai loupé la deuxième règle.

–Je tiens à te dire que même si tu ne le veux pas, je ne changerai pas les règles.

Je fais quoi ? Si je lui demande la deuxième règle elle va savoir que j’l’ai pas écoutée et je ne crois pas que ça soit bon pour moi de la contrarier.

–Accordé. De toute manière je ne prends jamais deux clients à la fois. Je veux dire des clients différents, c’est par principe. Et puis même si te reconduire me prend une demi-heure, je l’aurai mérité. Je n’avais qu’à être plus prudent, ma paye de ce soir va me le rappeler.

–Plus que tu ne le crois. Tu n’as pas entendu la règle numéro 2 ?

C’est étrange le sourire qu’elle a lorsqu’elle parle de ce numéro 2.

–Je suis la seule cliente que tu auras ce soir. Je n’ai rien qui me presse alors je m’offre une balade. Je te laisse l’itinéraire, je ne voudrais pas trop t’envahir, mais personne d’autre n’entrera dans ce taxi de toute la nuit.

–Hé petite ! j’ai un loyer à payer, je dois me nourrir. Je suis sincèrement désolé de t’avoir effrayée tout à l’heure sur la rue, mais j’ai pas le choix de prendre des clients ce soir. Je dois gagner ma vie.

–Premier avertissement. Tu m’as appelée petite. Et je vais y réfléchir pour les passagers. En attendant je te conseille de ne pas trop être impatient. Je te rappelle que c’est ma parole contre la tienne et je peux facilement simuler que tu m’as heurtée.

Je ne sais plus quoi dire. Elle n’a pas l’air méchante du tout à première vue, la petite. Et je ne suis pas dans une position où je peux négocier. Si elle accepte, je m’en fous de l’avoir avec moi, mais je dois prendre des clients sinon c’est gaspiller une nuit. Je ne peux pas me le permettre, pas toute une nuit.

–C'est ok. On essaie un client et je te dirai ensuite si cela me convient. Un.

–C'est tout ce que je te demande, que je lui réponde.

Je jette un coup d'œil au cadran, il est neuf heures. Une heure entière que j'ai perdue. Soixante précieuses minutes pour une histoire invraisemblable. Plus de temps à perdre, je file dans le vieux. En plein festival il y a toujours quelqu'un à prendre pas loin du Carré D'Youville. Je descends la fenêtre pour capter la musique des spectacles plein-air. Un truc espagnol joue à tue-tête.

–Ça craint, t'as un lecteur CD ?

–Na. Désolé... Désolé. Qui au fait ?

–Moi c'est Ophélie, mais je pourrais te dire n'importe quel nom et ça serait pas le mien.

–*C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits...*

–Tu es certain que tu n'as pas un truc au cerveau ?

–Ce n'est pas de moi, c'est d'Arthur. *Ophélie* c'est un truc qu'il a écrit. En fait moi aussi c'est Arthur, mais pas le même. *Je est un autre*. Lui c'est Rimbaud, moi Mongeau, mais c'est à cause de lui que ma mère m'a appelé Arthur.

–Touchant. Il y a un seul chauffeur de taxi qui récite du Rimbaud sur cette terre et c'est sur lui que je dois tomber. Plutôt c'est lui qui m'a fait tomber.

Elle rit, visiblement amusée par ses si subtils jeux d'esprits !

–Oui. T'as jamais lu Rimbaud ? Ils vous enseignent quoi à l'école ?

–À aspirer à plus que de conduire un taxi. J'en ai assez de discuter. Tu n'avais pas un client à embarquer ? Parce qu'il y a un type au coin qui te fait signe. Décidément tu n'es pas fort sur le repêchage.

Elle disait vrai. Un homme assurément désespéré de se trouver une voiture gesticule énergiquement en ma direction. J'arrête la voiture près de lui. Il jette un coup d'œil dans la cabine et aperçoit la blanche Ophélie.

–Vous êtes pris ? qu'il me lance.

–Non vous ne devez pas vous en faire, c'est une nièce que je garde. Ma sœur doit travailler tard ce soir. Tu viens t'asseoir devant cocotte ?

Le regard qu'elle me lance. J'ai peut-être un peu poussé en la surnommant cocotte.

Elle semble nerveuse, la petite. Enfin. Je lui confirme que je suis libre de l'emmener où il le désire et Ophélie lui laisse la banquette.

–Vous allez dans quel coin mon bon monsieur ?

–Vous me laisserez à l'aéroport s'il vous plaît et pas de détours, je connais bien le coin.

–C'est parti.

Pour prendre l'avion, c'était à pas plus d'une demi-heure. Je suis honnête, mais je dois payer le loyer. Je zigzague et tourne en rond seulement quand j'ai des clients qui ont l'air de pas venir d'ici et d'avoir de quoi payer ; pour ceux-là, c'aurait été une heure. En attendant, j'ai ce monsieur à l'arrière et je ne voudrais surtout pas que la présence de la petite le dérange. Je mets la radio, question d'étouffer les éventuels commentaires d'Ophélie. *Take a fast car and keep on driving.*

–C'est un voyage d'affaires votre truc ? que je lui demande.

–Plutôt personnel.

Elle choisit ce moment pour se retourner et dire : « Vous ne croyez pas qu'il en fait trop ? »

–Pardon ? qu’il lui dit.

–Il a fait ça à tous les passagers. Leur demander pourquoi et où ils allaient, qui ils allaient rejoindre, leurs noms, numéros de téléphone, adresses. Il a même réussi à obtenir un numéro de carte de crédit. Je vous jure, il a le tour de vous soutirer de l’information. Moi, il m’emmène pour que je note toutes les réponses dans un cahier et il me donne de l’argent pour qu’après je ne parle pas.

Qu’est-ce qu’elle osait faire ? La petite essaie vraiment de repousser mon seuil de tolérance. J’ai été bon jusqu’à maintenant et je n’ai pas l’habitude d’être vilain mais elle dépasse les limites. Il y a mon honneur et ma réputation en jeu.

–N’allez surtout pas l’écouter, Monsieur. Elle a jamais eu beaucoup d’amour la pauvre et elle recherche l’attention.

Il n’a pas l’air à l’aise, mais il a l’air pressé, alors il ne dit rien. Je monte le son de la radio. *TAKE A FAST CAR AND KEEP ON DRIVING*. Elle garde ce sourire bête sur la figure. Elle s’amuse bien, à mes dépens. Je n’ai jamais aimé qu’on se moque de moi. C’est la première chose que Mado m’a apprise, qu’il ne fallait pas laisser les passagers se moquer de nous, jamais.

–C’est une belle soirée qu’on a là, hein ? ! que je dis question de détendre l’atmosphère.

–Humm.

C’est tout ce qu’il a trouvé à me répondre. Il a plus parlé du trajet.

Une fois le client à bon port, aéroport, je me tourne vers la petite.

–Cette fois ça suffit. Tu te la fermes ou je te débarque au milieu de nulle part. Compris ?

–Oh ! Tu t'énerves. Je te rappelle que c'est toi qui m'as presque emboutie en pleine rue, et que j'ai beaucoup d'idées quand vient le temps d'inventer des histoires. Plus de clients dorénavant.

–Quoi ? Tu te crois où ici ? Je ne t'ai pas frappée, je t'ai même pas touchée. Ok pour la *ride*, après c'est fini.

–J'ai dit la nuit. T'as pas entendu les règles ?

–Si. J'ai aussi les miennes. J'essaie seulement de faire mon travail.

–Et moi de passer la nuit ici. Pauvre Arthur, tu n'as pas encore compris ? Je ne descendrai pas de ce taxi.

Pauvre Arthur, et puis quoi encore ? La petite en a assez dit, ne pas se laisser faire quand un client nous agace. Je n'ai pas l'habitude d'avoir des clients aussi longtemps. J'ai besoin d'être seul, fin seul.

–Dernière chance Arthur. Tu me promets la nuit ou je compose la police.

Elle tient son cellulaire juste devant mon visage.

–Pauvre Arthur, tu sais que tu ne feras rien. Je m'interroge d'ailleurs, as-tu jamais fait quelque chose ? C'est minable conduire un taxi.

Elle me crie après maintenant, je ne dis rien. Quand mon père me criait dessus, je ne disais rien. Je savais parler, j'avais dix ans, mais je ne disais rien. J'ai répliqué une fois.

–Même pas capable de trouver un truc à dire. Tu restes là l'air idiot à ne pas bouger. Tu es incapable de tenir tête à une fillette de dix-sept ans.

Avec mon père, j'ai répliqué une fois. Après, je ne l'ai plus jamais revu. Ma mère est aussi partie, Rimbaud est resté. J'ai pu trouver

un emploi ; depuis six ans j'ai cet emploi. Je suis réhabilité qu'ils disent, réintégré. Je réplique :

-Si j'étais toi, jeune fille, je me la fermerais. Je me la bouclerais.

-Vraiment ? qu'elle me demande, les yeux dans les yeux.

-Vraiment petite. Tu la fermes et on parle de toi. Tu t'es plantée devant, pas vrai ?

La réflexion m'avait surpris et je l'ai dite haut et fort. C'était ça. Ce n'est qu'un jeu pour elle, le passe-temps d'une adolescente ennuyée. Elle avait feint de se faire heurter pour passer sa soirée, assouvir sa soif de torturer quelqu'un, pour changer les rôles. Elle a l'air si enfantin là derrière avec ses tresses et ses taches de rousseur. Soudain, je ne suis plus du tout nerveux ; je ne crois pas qu'elle puisse me dénoncer ; je ne crois pas qu'elle m'en veuille. Je crois qu'elle veut se distraire.

-Tu t'es plantée devant, c'est pathétique. Personne avec qui passer la soirée, comme toujours ? Faut être désespérée, occuper un taxi pour avoir quelqu'un à qui parler.

-T'as aucune idée de ce dont tu parles. Oui je m'amuse. Je veux voir jusqu'où tu peux aller. Ça aurait pu être n'importe qui, mais tu me semblais le plus minable. Tu es tout seul. Jamais vu avec d'autres, sauf au café mais au café, ce ne sont pas des amis. Ils te parlent parce que tu conduis un taxi.

Qu'est-ce qu'elle me raconte là ? Elle me prend pour qui ? Elle n'a aucune idée à qui elle a affaire.

-Jusqu'où je peux aller que tu dis ?

J'ai roulé toute la nuit. Il est quatre heures. Je m'étire paresseusement avant d'accrocher au clou près de la porte ces quelques bouts de métal que j'avais l'habitude d'y suspendre. J'ai toujours besoin de quelques minutes pour me préparer au sommeil ; à la manière d'un écran qui prend un certain temps avant d'éteindre. La chambre baigne dans une obscurité quasi totale, les épais rideaux de la fenêtre me protègent du soleil qui se lève. Sans cette absence de lumière, il me serait impossible de trouver le sommeil et comme je ne travaille que lorsque la lune est haute, ces rideaux m'apportent la nuit artificielle dont j'ai besoin. Il est quatre heures et je termine une autre nuit. Celle qui vient de passer a été épuisante. Je laisse la vieille paire de tennis autrefois immaculée dans l'entrée. Je saute dans la douche, froide pour contrer l'effet étouffant des nuits d'été au Québec. J'en ressors purifié, fin prêt pour une bonne journée de sommeil. Je jette un coup d'œil au miroir, j'y apparais le plus serein du monde et j'y affiche le sourire le plus vrai qu'il m'ait été donné de voir.

Elle n'avait qu'à ne pas me défier. Jusqu'où je peux aller ? Je suis allé loin, très loin, quelque part passé le Parc. La route était belle et Ophélie ne parlait pas, c'est fou comme sont fragiles les fillettes. Un coup derrière la tête et c'est l'heure de la sieste. Elle n'a pas dit un mot, Ophélie, et j'ai roulé trois heures.

Elle voulait savoir jusqu'où je pouvais aller. J'ai roulé trois heures. Elle, elle n'a pas dit un mot et j'ai mis le poste que je voulais, je l'ai écouté aussi fort que je le désirais. *Yeah you, shook me all night long.*

J'ai ouvert le coffre à gants et il y avait le couteau. *All night long.*

Je l'ai laissée dans l'herbe, au bas d'une colline, à la sortie du Parc. *Elle avait deux trous rouges au côté droit.*

Les journées inutiles

Par Anaïs Elboujdâini
cégep de L'Outaouais

«Là où on s'aime, il ne fait jamais nuit»
(Proverbe africain)

Je ne suis qu'une conteuse berbère de l'Anti-Atlas, qu'une conteuse autochtone des bassins du Grand Nord. Loin de moi, donc, cette idée de moderniser l'Univers, puisque Ophélie, Judith, Vénus et Ouranos existeront toujours par centaines et que Cendrillon aidera un quelconque Walkyrie à redresser les manches de sa robe d'une génération à l'autre. Cela est écrit. Les drames au bord du Nyx d'un autre Hadès se perpétueront comme cloîtrés dans la même seconde, indéfiniment, un vase de Klein sans issue, un escalier à la Escher. Je ne dis pas qu'il faille s'accommoder du passé comme d'une plaie absorbante, mais je répéterai au tiers de ma vie ce geste millénaire de langueur humaine et tu n'y pourras rien. Alors autant réinventer les mouvements angoissants du sommeil en se noyant mieux, en crispant nos langues et nos sourcils sur l'acidulé des rêves... Ce conte livré à toi, S, est un compte à rebours qui ne cherche qu'à mieux berner notre manque de sommeil et la distance, brouillards des soirs, qui nous séparent.

Premier fuseau (de mon côté de l'Océan, j'hésite à venir te rejoindre)

où je ne vous cacherai pas les angoisses qui rendent amers mes nuits
et mes incubes triomphants

Je joignis à la création du monde une deuxième source d'angoisse que je nommai Apocalypse. Il y avait dans mon atelier quatorze cent soldats d'argile aux gueules de verre, des automates inquiétants qui hurlaient comme des gargouilles et en papier mâché des anges aux orbites vides, baignées d'humeur jaune et de glaucomes, le corps couvert d'une pléthore sanguine –je désirais angoisser la Terre pour qu'elle se précipite à genoux et se fasse pardonner l'Atlantique si large, sa rondeur fatale de ballon, sa grandeur démesurée; effrayer le monde de se suspendre le corps au-dessus du sol et lui faire regretter les carrés de terres humides, pampas et autres maquis, où il cachait des innocents. Je sculptai durant trois jours deux enfants en marbre et les laissai inachevés. Il leur manquait des dents, leur ventre se retroussait de faim et leurs yeux brillaient de fièvre

*(S, pose tes mains contre mes joues, calme cette fièvre
qui fait de ma peau un effort de chaleur, brûlure des soirs
à furieusement déchirer des pans de solitude.
Où es-tu? Absorbé de soleil
–qu'y puis-je, la nuit t'enlève à chaque basculement de Terre.)*

Fièvre de l'injustice. J'attendais la pénombre pour glisser entre leurs doigts gourds des miettes de pain, ça s'oublie facilement, la violence des premiers jours qu'on braque contre la Terre.

Le vieux Amed avait serré très fort dans ses bras d'homme malade le cadavre de sa petite-fille car il croyait qu'elle ne l'aimait plus, ne répondant pas à ses appels. Hier, ils ont tranché le vieillard. Après les premières nuits, ceux qui n'oublient pas sont dangereux. Vilain Amed (ne t'en fais pas, je le tairai de mon esprit...)

Ma faute vénielle fut de quitter cet atelier. Je ferme le cadran, j'assèche la clepsydre, je renverse le gnomon que se partagent lune et soleil : douze heures encore et je m'oublie.

Aéroport bondé. Cacophonie du langage. Un Achéron aux lésions faites d'une rive à l'autre qu'on nous aide à traverser. Des visages ambrés, beiges, bruns s'entrecourent mais je scrute en moi-même, je cherche le dos courbé vers l'intérieur quel miroir quelle lampe-tempête apporter en basse-ville pour y cambrioler un peu de crépuscule, pour arrêter de me jouer la comédie et me rendre à l'évidence que cet aéroport a beau n'être pas vide, tu n'y es pas, tu ne sais même pas que je t'y attends pour rien. Mes hommages au temps qui passe.

Car malgré ce cauchemar de l'attente inutile, il fait un soleil pur et blondoyant ailleurs ici bas, peut-être derrière-nous et qu'il se lève dans notre dos, et qu'il éblouisse la tête vaporeuse des cheveux neufs de l'enfant, et que l'enfant trébuche contre ses châteaux de liège et de boutons d'or construits par ses mains safranées. Tu pourras y opposer l'avarice de ses autres enfants qui glissent dans les dos, cachant dans un foulard une lame de rasoir pour récolter le sang d'un cou gras, pour fouiller dans les poches et dérober l'argent le camphre le pavot, j'étreindrai dans le creux de ma paume ton menton, petit œuf d'os, et je le retournerai encore pour que tu voies la plus simple expression du baiser (les yeux fermés comme pour la nuit).

Je ne t'attendrai plus inutilement,
j'ai du sommeil à rattraper.

Mais ne t'énerve pas ne chuchote ni n'aboie derrière ma tête contre mon cou dessus mes yeux le haut-le-cœur est immédiat : je te prie de regarder mieux, comme on respire profondément du sommeil du juste et écoute, simplement, ces quelques astéroïdes pourfendre la stratosphère. Et quelle foudre, me diras-tu, en goûtant du bout des ongles leur traînée thébaïque.

Confession de S, à trois heures du matin :

(Je vais te dire un secret –si je fume, c’est bien pour me dérouler hors de moi. Je me fuis, c’est compulsif... mais tu comprends, mes deux grands-pères étaient marins. Ils possédaient la mer comme appendice en se prolongeant de l’extérieur jusqu’en cette eau profonde. Moi, c’est cet abîme de fumée qui m’attire, un appel du large vertical.)

Qu’on me nomme Ophélie! Je partirai vers l’Océan te recouvrer.

Deuxième fuseau (je survole l’Océan par-dessus le ciel, et la nuit est drôle quand on la voit à l’envers)

où la mer n’est que la déconvenue opaline du ciel chargé de tracer la migration des perles

Toi coquillage blanc des neiges de Guadeloupe,

je te retiens.

Mes veines ne sont plus des veines mais d’énormes canaux où se heurtent au rivage mille amulettes qu’un shaman a pu y jeter. Et des portunes s’agrippent à mes chevilles, mon talon devient bleu turquin

qui s’engloutit en lui-même et au dehors

alors que tout tournoie comme cette tempête, mauvaise et au goût de pétrole en bouche.

Toi mon rêve rêvé mieux qu’en rêve; on me tire du sommeil et ce sont mes pas jusqu’à ton lit qui sombre (quelle mauvaise barque !) qui l’accrochent au passage, pour ne pas te voir emboutir sur les berges mêlées du sang de mes ancêtres. Oh, tu verrais, de ses littoraux veineux comme le Léthé, dont l’urne remplie d’Oubli se déverse goulûment

–rien d'intéressant. Il nous faudra cependant respirer. Aspirer l'air du dehors et sous l'eau nous cloîtrer dans une gueule d'huître, nous faire amis de cette noirceur de bouche fermée, habituer nos iris à cette mydriase infinie; nous ne verrons plus le vert anis de tes yeux. Respirer, oui enfin.

Et demain, le départ.

Je nage dans la sueur de nos corps pour de mes yeux tracer un chemin de croix sur ton thorax que mes mains suivront en pèlerines. Vois-tu, la mer calmit, nous pourrons amarrer le ciel et en faire une mahonne turque, l'ancrer pour des épopées que nous ne vivrons pas; toucher du revers de la main quelques enflures rauques que d'autres nomment étoiles; des soleils de nuit.

Oxygène
sur un fil de fer

Pour qui scierons-nous
le contraste des mers
et les afflux bigarrés
de nos sangs?

Ophélie
confondu d'éther

tu plonges tu t'en
fous
ce soleil vif s'oxyde
hydrogène

Ophélie
salanité amère

Rejoindrons-nous les
lèvres opaques du sol
les amitiés
délétères du temps?

tu plonges je m'en
joue
pour mille ans à
respirer le même

Oxygène.

(Entre S et moi)

nous dormirons nus comme des enfants sauvages, les cheveux mêlés
du souffle de nos âmes
(nos mains prises l'une dans l'autre
comme des fleurs des champs)
je ferai de ta peau une plage
où il fera bon s'échouer
(et du lit notre mer où bercer l'infini)
la lumière, brunante ou aurore, qu'importe, nous aurons des lèvres
pour dire et pour taire
et pour redire encore
(les silences de la vague qui nous emporte)
et son ressac azuré
(et ses flots de lumières, d'algues et de sel)
ses fruits de mer *effeuillables*
(grondements de douceur
et d'écrues perles folles)
safre calamité des orages lame de fond
(aimante).

Troisième fuseau (tu vois, j'y suis, jardin du Luxembourg, le saut n'était pas si terrible)

où le soleil, de son rouge feu écarlate,
empiète sur le territoire de la lune
à grands coups de lave bouillonnante

Je m'attendais à un cataclysme, à des arbres renversés, à des racines tendues vers le ciel, lui empourpré de la fin du monde et un peu sombre

du reste, comme pour l'envers d'un décor! Je m'attendais à ne plus reconnaître les immeubles, les fontaines et le nom des rues, à ce que les vitraux de toutes les églises aient été brûlés par un incendie épouvantable. Mais non, rien n'a bougé –seulement peut-être cette voiture et cette autre là-bas, et ce fruit blet qui n'y était pas, deux ans plus tôt.

Où suis-je, alors ? Car si rien ne semble avoir bougé, c'est que d'autres endroits, ailleurs, ont pâti du temps qui passe et de la nuit qui érode tout. Quelque chose dans l'oxygène de l'air, même si l'on peut le respirer encore, doit s'être dissous. Est-ce toi, ce changement excessif, celui qui justifie l'immobilité du décor ?

Où te terres-tu ? J'entends ta voix comme portée par une onde –m'appellerais-tu Shéhérazade ?

Attends !
(J'attends.)

La mahonne m'a laissée là, au beau milieu du soir.

Je reconnais cette église qui darde vers là-haut, premier repère, la brume s'agrippe, trop de noirceur, trop de torpeur, la ville est vide et je suis perdue.

Bien sûr, je suivrai la buée de tes lèvres qui s'enroule autour des tours de cathédrale. Ton souffle entre mille, je le reconnaîtrais ! Je suis venue pour abolir tes insomnies, S, pour rendre sa liberté à ta petite mort quotidienne. Redonner à tes yeux leur place dans ton visage, comme d'un trait de crayon barbouiller tes cernes pourpres.

J'aurais envie de courir dans la nef et d'allumer un cierge, d'oublier les boulevards, de me laisser choir dans le fond, coin gauche, coin cœur, pour entendre battre le seul rythme du silence. Croche, double-croche, croche, croche, double-croche

syncope

ma respiration s'empêtre, tout cela sent l'encens, la myrrhe, l'orage prochain dehors n'est plus de ma juridiction.

convulsion

ma peur d'être trop vieille, déjà. peur d'avoir oublié ces Chaperon rouge Ali Baba Peau d'âne Chat Botté et Sindbad qui pourraient te bercer, peut-être mieux que ma voix. J'ai pleuré d'être seule à me sourire dans une vitrine trop sale d'une boutique de mode, plein centre-ville, artère du cœur en mal de vivre.

Ne te trouvant pas, j'ai ensuite eu le désir de désert, de ne plus compter mes pas, ceux du devant, d'errer en pantin en automate en gargouille. Et j'ai découvert l'improbable, et la clef peut-être de tes insomnies –en ville, il ne fait jamais nuit, la journée roule sans un arrêt.

Nomade sur un vélo mauve volé au champ de fraises d'un paysan ridé, j'attends le soir en roulant à toute vitesse –la fuite n'est qu'attente perpétuelle entre deux points de chute. Je me suis endormie sur des pierres chauffées par le soleil, près de chez-toi, et j'ai trouvé le sommeil, tu vois, malgré mes genoux rompus. Quand les flaques de neige grises fondront et que le climat goûtera au vol des oies en mai, j'irai m'asseoir pour penser à toi et à tout ce que je voudrais te dire. Je te parlerai dans ma tête et quand tu seras là, face à moi, je me tairai, l'impression de t'avoir déjà tout raconté. Nous découvrirons l'inconséquence du mouvement des métropoles gigantesques par la couleur de ton épaule, frôlant celle des clairs de lune, peau de nacre à qui le soleil tourne casaque. Je crierai en Roméo (n'oublie pas que l'histoire se répète) :

Puis-je t'aimer sans contrainte que le temps qui nous est accordé sur Terre, puisque même si je me blottis au creux gauche, palpitation oblige, des Églises, je ne crois pas en la résurrection des âmes ?

Le lac gelé hier, en plein centre-ville, devient mou, ses muscles se relâchent, lui torrent liquide qu'il a toujours été emporte avec la vague des morceaux de printemps. Nous goûterons des yeux la débâcle emporter des siphons sous l'eau. Ce sera bon de te savoir près –je te demanderai «si je tombais à l'eau, tu viendrais me repêcher?» et de t'entendre dire «oui» je sauterai à dessein.

Me laisseras-tu te regarder dormir ? Car si je suis « *venue de la nuit plus loin que la nuit* »¹, car si j'ai fui le Levant, c'était pour veiller à ta respiration (mon cœur ne bat qu'avec le tien).

Tu compteras le cheptel d'étoiles qu'a la Voie Lactée avec ton index de pianiste mort d'avance pour t'assurer une postérité. Puis doucement, tu oublieras. Le vieux Amed disait sorgue au lieu de nuit, il disait « vois où ça mène, la colonisation. » Je veux coloniser ton cœur, S.

Mille et un vols de nuit.

Tu n'as plus jonglé et quand ce sera fait des atterrissages forcés, tu emboutiras sur la terre meurtrie des champs de céréales. Ça y est, tu y arrives ! Apaise-toi : on appelle cela rêver...

De loin, deux paysans s'interpellent, accoudés sur leur fourche, parlant des récoltes fastes, mouchetés du soleil de fin d'après-midi. Puis une brassée de jeunes détale vers les sous-bois, leur rire fend les bûches qu'ils ont laissées en reste dans la ferme voisine, leur désir flotte par-delà le ruisseau vitreux.
Je ne voudrais vivre que de rêves ; des miens, des tiens, des leurs, qu'importe !

En fermant les paupières, jusqu'au fond des tripes, la guitare et cette fumée bleue du champagne trop froid, je rassemble mes forces pour me jeter par-dessus bord,

(tu n'as plus besoin de moi tu dors)

je ne suis pas ta mère, je sais. Ni plus ni moins qu'une « *chauve-souris du sommeil inaccessible* »², qu'une conteuse sous cape de lune et de nuit, autour d'un feu pamplemousse et qui ne sait pas les berceuses pour enfants. Qui ne sait que les sculpter ! Regarde au large cette traînée

de corps malades et noirs de Somalie... Mais réveille-toi ! Ah, que je te trancherai la tête comme on fit au vieux Amed, juste pour l'injustice du geste...

Engueulade entre S et moi-

(Des accusations. Je n'imagine peut-être pas encore que nous nous entendons trop bien pour aller très mal.)

- tu es Judith
- toi Holopherne
- toi hypocrite
- toi enragé
- toi protectrice

...voilà, j'abdique, il fait trop bas et les aurores boréales pourraient s'enfarger, plaquer leur forme nacarat sur ta tête et te laisser aveugle. Pour éviter ce désastre, je te raconte une histoire:

Rappelle-toi nos premiers pas, dans la cour rougie, sous un ciel imbibé d'eau, mais rappelle-toi, nous étions l'automne des débuts d'école, vers le marronnier, nous en cherchions les bogues et l'asile puisque la pluie se pressait, en remous dans ce ciel d'aquarelle, mais où tu ne voyais que le

elle

d'aquarelle. Était-ce une éclipse qui te brouillait ainsi ? Aurais-je dû attendre le noir du sang couvrir complètement ton œil pour réaffirmer mon histoire ? Tu ne ressentais pas les frissons des combats, l'orange nucléaire que je te tendais en partage. Tu voyais plutôt derrière les nuages un autre sourire fui. C'était la lutte qui m'affaiblissait, cet effort de plaire, tu ne me distinguais pas, c'était elle derrière mon visage, j'étais le support de ses lèvres, j'étais le fantôme fait nature. Cette Autre, c'était la nuit derrière la nuit de mon visage. Pour te laisser m'embrasser, je pensais aux lanternes de Chine, celles que l'on donne aux enfants au dernier jour des festivités de la nouvelle année, petites lanternes de soie, symbole de richesse et de prospérité. J'en brûlais une à chaque coup

dans ma poitrine qui ne m'était pas destiné. Et pour en finir de notre damnation, pour achever mon Apocalypse, ma prophétie, nous ferons les chapitres inquiets d'une écrivaine dépossédée de son talent et ce sera tant mieux.

Arrivais-je trop tard pour te mettre en garde ?

N'importe quelle berge accueille les roses de Barbade, n'importe quelle femme s'improvise sirène lors d'éveils nocturnes, n'importe quel imbécile confond le ciel de la mer avec celui morne de la ville en plein soir d'avril.

Quatrième fuseau (tu m'invites à monter chez-toi et tout dérape)

Où la fatigue rend la chair grise –j'ai basculé, la bave aux lèvres d'épuisement

Les mots sont la faiblesse de tout devoir dire. Dix jours durant, un peu avant l'aube, nous nous étions levés pour goûter au plaisir d'avoir encore devant nous quelques heures à dormir ensemble. La veille déjà, c'était fumer à la fenêtre comme deux vieux amis qui avaient toujours connu la déprime, la misère et le bonheur côte à côte. Du Beckett pour adolescents. Presque trois ans à déchirer des enveloppes, à lécher des timbres, à s'écrire des histoires qu'il ne faut pas croire, à espérer rencontre et baiser.

Je sors du métro et une ombre m'engouffre, un baiser (enfin !), je suis princesse de laine dans ton manteau d'hiver. Nous avons marché des pas aussi grands que notre envie et je me rends compte que, désormais partie, je ne comprends plus rien à ce qui s'était passé et comment nous avons pu laisser un seul billet d'embarcation dicter notre démembrement.

(la marée qui emmène ses perles à d'autres rivages les ramène jalousement en son ventre distillé)

J'étais continuellement fatiguée, les yeux embrouillés de cendre et de fumée, mais il nous fallait bien un souvenir durable, j'ai embrassé tes lèvres au goût de cuivre terni de vanille de citron alors qu'au ciel la nuit se faisait. Ta chambre d'étudiant et moi qui enlève mon cache-cœur pour te persuader de ne pas aller en classe, l'école buissonnière entre mes seins et tes doigts qui m'emportent loin, ta chambre empesée de livres, de feuilles, de sons et de tissus, d'odeurs de pain et de bois, seize heures dans ton futon *déployable* comme une voile vers l'horizon des soirs émus. Ta chambre d'étudiant aux murs décorés d'images (Schiele

Van Gogh

Matisse), de photographies de voyages

(Kuala Lumpur

Dublin

New York),

une chambre tapissée de fleurs quétaines, de souvenirs et partout des tasses des breuvages

(tisanes

moka

thé blanc) que tu me préparais mais que

je ne finissais pas.

Guitare levée et main qui glisse, doigts rudes et accords, voix qui mélange le français et l'anglais, la nuit au jour, voix, mélodie, doigts qui ne savent pas encore ma peau (mon sommeil t'entraînera).

Conversation entre S et moi

S : La jalousie est ma deuxième peau.

Je voudrais feindre des airs, fendre des murs, égorger des lumières

pour rendre Ténèbres

la vie de ceux qui pourraient

te rendre heureuse.

Moi : Ma deuxième peau?... le mensonge, peut-être. Oui, mentir :
je ressens cet appel constant vers la mythomanie, ce besoin
de raconter des mythes invraisemblables
où ma mère devient brigande
sous le régime communiste
de la post-révolution russe, afin de passionner ceux qui m'écoutent.
Je leur dis que j'ai du sang de princesse berbère ou de shaman
gabonais, oui, mentir est fabuleux.

Qu'on me nomme Don Quichotte, j'irai chasser des moulins à Temps
et me ferai songeur!

Cinquième fuseau (sortir, enfin, de notre tanière du soir, pour le climat
des Alpes !)

Où ce *ils* part bien loin, les yeux coupés en deux
et qui saignent comme des jades d'avril

Une étendue derrière la montagne. Nous nous y rendons à pied pour
recueillir des bolets à manger avec notre champagne un peu vieilli. Le
chemin se parcourt en silence, un long silence qui n'a d'écho que la buée
de nos narines et parfois une quinte de toux : trois éperviers fracassent
en un bruit de clavecin jeté au fond d'une gorge l'air lourd de leurs
ailes. Nos souffles s'accélèrent –la pente abrupte s'incline rapidement,
nous déboulons à reculons, l'envers du film que l'on rembobeline, mais
au ralenti.

Ascension où les paniers en osier vides cognent contre nos mollets
tendus d'effort. Et tant et tant d'odeurs du printemps se mêlant à
l'automne de cet été froid –nos sens à la dérobée ne valent rien, que
faire sinon grimper ? Nous soufflons un peu, gauchement car mortels
et sans un sourire l'un à l'autre. Nous des fauves sourds et aveugles qui
ne savons reconnaître les leurs, qui pissent par incontinence en souvenir
d'un vieil instinct : mais lequel, ils ont déjà oublié et ne cherchent plus

à savoir. Une main invisible remet l'action en marche, autant d'espions célestes désespérant d'apprendre la suite ont demandé à cette Main d'arrêter la pause, et peut-être d'accélérer l'histoire, car ni de toi ni de moi n'avons gardé souvenir des dernières foulées vers le sommet et de la trouvaille des champignons. Ils sont là, sans raison, débordant de nos corbeilles.

Vert. La couleur frappe (un obus ne rate jamais sa cible). Qu'avons-nous fait d'Éden pour prétendre à la déchéance de la Terre ?

Vert acide soutenu des feuilles et des marécages, jusqu'à la malachite du soleil absinthe, brun marengo de ton foulard étendu à terre et le vert sourd de nos cèpes plantureux de chair, vert du vert bouteille, le vert des ramées, le vert des billets de banque, vert des yeux bleu-vert, vert du béton gris, le vert des lavandes mauve, le vert des forêts d'Irlande. Tout y est vert, un éclat de sang, un mulot, une rigole, un soupir, un clin d'œil, une mosquée, des enfants, la marelle, une lumière, des baisers. J'ai pensé aux sculptures de Rodin, au boléro de Ravel. Le vert goûtait la lettre V. Et j'ai pensé longtemps à la note du vert, et j'ai dit ré. Il y a vert feuillage du ré majeur. Et tout le jaune du vert chez le ré mineur.

Une suite, une fugue; sauvons-nous
les pieds liés à l'atmosphère...

Le vert-ecchymose énorme de ton genou gauche, le vert oxyde de fer des toits un peu plus bas des palaces, vert des oliviers du Maroc... le thème est injuste qui se répète.

Et nous voici là à l'instant douloureux
où tout se fige.

Nous ne voulons plus de ce châle, –nous de cette veste– et nous de ses chaussures trop serrées ! –et tu devrais ôter ton bandeau qui capture tes cheveux, le vent est si bon qu'il les délira –toi ta chemise, ton torse doit palpiter– et mes pantalons aussi, penses-tu ? –oui, et moi ce *t-shirt* encombrant, il fait trop sombre pour qu'encore tu me voies bien (je te vois tout à fait)

moi ces *jeans* qui m'avalent
(pour un autre avalement)
tu as des hanches merveilleuses
(je connais tes grains de beauté, autant de poivre lancé au vent – je fus
shaman, moi aussi)
ton odeur sur ce vieux foulard tout moche, tu sens l'alcool la menthe la
figue mûre l'or et la neige. J'ai au poignet ton bracelet – des planètes
aux filigranes de cuivre.

Ton odeur dans la mienne c'est la défaite totale j'obtempère à mes
instincts d'amazone borgne puis encoche la flèche, voudras-tu de ma
peau aussi lourde que la nuit, voudras-tu oublier que tu as su aimer
avant moi, avant ce café cette cigarette ce briquet, il faut que tu saches
que je ne suis plus que l'ombre de ton reflet, que l'idée de moi-même
et que ton aube est mon sommeil et ton sommeil ma soirée-*prost!* À ta
santé.

Toi peut-être penses-tu ce soir aux draps d'une comtesse, d'une
duchesse aux poils roux, au teint de givre d'une poupée porcelaine avec
jambes éburnées, à l'œil pur alors que je suis la débandade, la truande,
la gitane à la chevelure vénéneuse, au corps sombre. L'ébène de mes
seins contre les monticules de sel des mers Égée et Adriatique en marée
basse! Je promets de taire les calamités qui sortent de ma bouche, je
te promets la capture de Morphée pour ton usage exclusif en gage de
meilleures nuits et des hallucinations à en perdre la vue, je te promets
l'impossible quitte à m'anéantir (ma troisième peau est l'orgueil sans
limite).

SIXIÈME FUSEAU (presque l'heure de se quitter, S, car le cadran
tourne et le piano s'incline blanc crépuscule)

où le Temps n'importe plus, noir sur terre, mais c'est ce noir de maïtic
qu'il faudrait poignarder pour en dresser des tableaux d'azur profond
– le noir ne sera plus la couleur des hivers imparfaits.

Combien étaient-ils, attendris devant ce cadre géant, fuligineux, rempli d'odeurs de pastel et de couleurs sombres, combien étaient-ils à sur-analyser les coups de pinceaux vifs? Nous qui revenions de cette cueillette d'infini, cela nous paraissait risible, de pavaner son corps devant des tableaux pour faire leur procès –la nuit s'en chargera bien, en masquant toutes les couleurs, et en dénominateur commun rendre toutes toiles grises.

Ne parle pas, ne détourne pas ton visage, il neige dehors : et puis après ? Et puis après, cesserons-nous d'exister l'un pour l'autre, demain sera-t-il plus certain qu'hier l'était pour avant-hier ? En aimeras-tu plusieurs encore après nous, les hirondelles referont-elles le printemps, m'enfuirais-je pour d'autres exils ? Le ciel se couvre de vents mâchurés, atmosphère de cirque en cavale, tu sors une cigarette *ça te dérange* avec déjà le briquet au creux de la paume qu'y puis-je faire sinon sourire, sinon espérer que tu te sentes bien, infiniment bien, qu'y puis-je, moi spectatrice de ton départ hors de toi-même, parce qu'en fumant, tu te dédoubles dans les airs... ?

C'est une puissance artistique, je vous l'assure nous nous sourions, le nous se substituant au moi et au moi du toi pendant dix jours, et puis après rupture, plus rien, plus de ta paume chaude contre ma cuisse, plus de ses yeux plissés de connivence, plus de peinture sur les doigts (nous avons évité une guerre nucléaire à l'acrylique de justesse), plus de tu penses à quoi à rien et toi rien tu mens c'est vrai je mens c'est ma deuxième peau je suis jaloux sais-tu si jaloux et en même temps mais nous sommes au bout du monde l'un de l'autre et il faut courir douze heures sur un vélo mauve pour s'étreindre j'aime ce pays j'aime ta voix et tes joues que tu ne rases pas je vais me taire (tu penses)

là c'est un peu malheureux c'est un film d'action
sans l'action
une cérémonie outrancièrement noble
sans les pâtés et le caviar

Moi ça continue, l'école qui vient de commencer (officieusement)
et les études, surtout, des examens vendredi prochain,
des *bonjour-bonjour-ça-va-oui-oui-et-toi* rapidement lancés
d'un bord et de l'autre du corridor
que chacun remonte en saumon pressé.

Mais et puis après ? Et puis après ?

Il y en a eu d'Autres avant nous, comme d'autres soirées, comme
d'autres révolutions de planètes qui se font violence pendant des nuits
infernales, cela ne changera pas, jamais, le passé est immuable comme
une pierre que quelqu'un pétrirait dans les nuages, il y a eu les Autres.

Et aujourd'hui, il y a cet étrange parallèle, cette étrange dévotion
qui m'empêche de me donner *totalemment* et les yeux fermés, demain
tu partiras, cela est écrit et je ne veux pas ressembler à une ombre
des pavés du soir. J'agite une musculature dérisoire. Une ombre
qui t'attendrait, cela serait si triste que je ne me le permettrais pas.
Mais en même temps –une nuit plus blanche qu'une autre, blanche
des bancs de neige un peu ça et là de hasard, un peu gênés presque
d'exister aussi inopinément, et en même temps, dans cette nuit un peu
plus blanche des cous albâtre d'acrobates slaves, de poudre des néons
qu'on croquerait comme des friandises suspendues –apex de fatigue
mêlée au tourbillon sénéstre de la tempête (*viens près de moi, ici, il
fait froid tu as froid oui j'ai froid veux-tu mon gilet si je veux ton gilet
non garde-le il fait froid je t'assure que j'ai chaud s'il te plait mets-le j'ai
froid* –ou comment tourner en rond), mais en même temps **t'aimer**
faute de sommeil faute de leur pour caresser tes traits faute de ce
temps qui passe sans en faire un pli sans s'en consterner.

L'extraordinaire, c'est bien que je veuille arrêter de raconter des histoires
autour de notre feu rond comme un nombril, car là est bien le nœud
de l'aventure (nœud de Carrick, nœud plat, nœud de taquet, nœud de
cabestan, nœud Winsdor, nœud de pêcheur) ; là sont les tourments de
l'enfant-poupon dont les yeux suivent la chevelure élastique de la mère
qui le largue, là le largue. Vivre ensemble, ivres ensemble, main sur le

cœur je plonge, je plonge dans les confins des mers jais qui ne cessent de nous séparer, qui nous laissent en garderie perpétuelle, terreur enfantine, et qui écourtent nos jours pour lancer sous nos lits des poignées de monstres gargouilles automates, je plonge loin des continents qui ne savent qu'être las, épais et enracinés.

Stupide Océan

Exodus, de Beethoven. Soulèvement cassis de l'alcool des notes... Voir toutes villes d'ailleurs en ombres car la noirceur sait les nuances des tons. Tu fumes pour rejoindre ton aphélie, pour t'engourdir... Que te faut-il pour revenir sur terre? Que te faut-il pour retenir ta pensée au sol, loin de cet Univers toujours noir? Faut-il que je te répète Jonquière, Ottawa, Rimouski pour que tu entres seulement ce pré de nuit qui nous sépare, cette nappe perpétuelle de minutes qui se succèdent sans que jamais nous ne vivions le même soir? La terreur du départ.

Et l'ivresse de ne pouvoir tout perdre qu'avec un geste déplacé : tu t'évaderas!... Déjà, je ne sais plus quoi t'écrire, sans en paraître vaine, sans voir pourquoi la brunante s'encombrerait d'inutiles traces d'encre sur son dos. Comment fit-elle, cette Shéhérazade, pour combler autant de nuits?
(« *Nous pouvons causer pendant toute une vie sans rien dire que répéter indéfiniment le vide d'une minute* »³).

Déjà, séduire et partir.

La nuit est beaucoup plus blanche qu'à son habitude – mais, ciel, regarde, il neige !

Références

1. Claude Roy, Poésies, extrait du poème « La nuit », Gallimard, 1970, Paris, p.17.
2. Paul-Marie Lapointe, Le vierge incendié, extrait du poème « je regarde ma nuit tressée de fils d'araignées », Typo, 1998, Sainte-Hilaire, p.112.
3. Marcel Proust, extrait de À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Livre de Poche, Paris, 1992.

Quand le rideau tombe

Par Sarah Jacob-Wagner
Cégep de Sainte-Foy

Je ne croyais pas la maternité essentielle à l'accomplissement d'une femme, mais j'avais toujours ressenti le désir profond d'être mère. Être enceinte aurait dû me remplir d'une immense joie. Pourtant, j'étais loin d'être heureuse. Tout arrivait trop tôt, je n'étais ni assez mûre ni assez solide. Je n'étais pas encore quelqu'un.

Pendant plusieurs jours, je n'ai presque pas bougé. Je n'ai annoncé la nouvelle à personne, je ne suis pas sortie de chez moi et je ne me suis pas lavée. Lorsque je ne dormais pas, je mangeais maigrement pour ensuite vomir. J'étais persuadée que la violente nausée qui m'assaillait n'était pas uniquement attribuable à ma grossesse débutante, mais aussi à mon état psychologique. Je ressentais un vertige infini, une envie de mourir. Je me sentais à la fois incapable d'élever un enfant, de subir un avortement ou de recourir à l'adoption. Chacune de ces solutions me semblait trop lourde à assumer, tandis que la mort apparaissait facile et invitante. Je me sentais encore moi-même comme une enfant, absolument incapable d'en guider un autre à travers la vie. Au-delà de mes convictions morales, je savais que si j'optais pour l'avortement, je penserais sans cesse à ce que ce petit être aurait pu devenir. Chaque année, je songerais à l'étape que mon enfant perdu serait en train de franchir. Je ne pouvais pas non plus confier le bébé à une autre famille et vivre simplement sans continuellement imaginer sa vie parallèle. Alors que je jonglais avec ces trois idées, je fixais le téléviseur sans vraiment y porter attention. Pour occuper mon corps, je me balançais incessamment de l'avant vers l'arrière. Je ne sais pas combien de temps je suis demeurée dans cet état léthargique et confus. C'était une nuit sans fin, un cauchemar interminable. Ma nouvelle condition m'obligeait à abandonner mon existence insouciante et imprévoyante. J'étais condamnée à la noirceur.

J'avais longtemps envisagé mon existence comme une longue pièce de théâtre.

À l'adolescence, j'avais vécu un déchirant tourment. J'avais l'impression qu'on me forçait à devenir quelqu'un de très précis, de strictement délimité. Chaque jour, pourtant, mon humeur rebondissait, mes préférences oscillaient, le monde se révélait sous un angle nouveau. Aspirant à un idéal de cohérence intellectuelle, j'étais exaspérée par mon instabilité. Un jour, lasse de poursuivre ma quête d'absolu, incapable de sacrifier un pan de ce que je croyais être, j'ai décidé de cesser d'être quelqu'un. Je serais tout le monde, je ne serais personne. Je serais la variable X. Jusque-là, on m'avait toujours indiqué exactement quoi penser et comment me comporter. On avait renforcé les comportements qu'on voulait me voir répéter et réprimandé ceux qui étaient socialement inacceptables. Mon précepteur m'avait enseigné à vénérer les auteurs renommés et à dédaigner les autres. Mes tuteurs s'intéressaient peu à ce que je pensais réellement, mais ils veillaient à ce que ma tête soit gavée de faits historiques et de formules algébriques. Quand j'exprimais une idée, ils ne m'écoutaient pas ou ridiculisaient mon point de vue. Je n'ai pas développé de passions particulières, même si j'ai suivi une panoplie de cours de musique et de dessin. Chaque fois que je leur montrais une de mes réalisations, ils se contentaient de formuler un laconique « bien ». Je n'aurais jamais pu les surprendre ou les faire rire, car ils étaient au-dessus de tout.

Tandis que les gens de mon entourage se définissaient essentiellement par le poste qu'ils occupaient, je n'avais jamais eu à travailler sérieusement. Mes parents, morts accidentellement quand j'avais sept ans, m'avaient laissé leur fortune. Le notaire et mes tuteurs m'avaient spécifié que la somme était assez considérable « pour combler mes besoins jusqu'à l'âge de cent cinq ans ». Quand j'ai atteint la majorité, j'ai quitté l'imposante demeure où j'avais grandi pour un petit appartement. Je me suis efforcée de vivre assez sobrement, préférant un certain dépouillement à l'abondance démesurée de mon

enfance. C'est à cette époque qu'a débuté ma comédie, que le jour s'est mis à décliner.

Actrice convaincante, je ne me suis pas limitée à un seul rôle. Je ne voulais pas être catégorisée. Un jour, je me fondais en farouche apologiste chrétienne. Le lendemain, je me métamorphosais en vagabonde libertine ou en ouvrière désabusée. La réaction de mes interlocuteurs, acteurs de soutien, me fascinait au plus haut point. Afin d'assurer la crédibilité de tous mes personnages, je lisais intensément. J'étais d'avis qu'il fallait absorber tout ce qui me tombait sous la main : les publicités, les boîtes de céréales, la Bible, les auteurs à succès, *Le Monde Diplomatique*, les revues féminines dans les salles d'attente, il y avait toujours là quelque chose de révélateur, d'enrichissant. Même si je ne pouvais aspirer au savoir universel, je m'appliquais grandement à la synthèse de mes lectures et de mes expériences. Je possédais, à mon avantage, une mémoire aiguisée.

Je misais également sur le maquillage et les costumes pour créer l'illusion. Je me travestissais ou je me vieillissais. Je me teignais les cheveux, je les laissais pousser, je les rasais complètement, je portais une perruque. Je maigrissais, je prenais du poids. Certains étés, ma peau fonçait, alors que parfois je tâchais de préserver mon teint naturellement verdâtre. Ma physionomie quelconque rendait le camouflage plus aisé : visage sans caractère, corps mince, ossature grêle. Nu, mon corps tout entier ressemblait à une page vierge qui ne demandait qu'à être couverte d'encre. J'avais donc la possibilité de me réinventer constamment. Je soignais aussi le choix de mes vêtements. J'enfilais des robes ajustées, des haillons ou des tailleurs bien coupés. Mon appartement ressemblait à un petit entrepôt ou à une friperie.

Les textes, les dialogues étaient évidemment improvisés. La première phrase était habituellement la seule qui demandait de l'habileté. La suite, prévisible, coulait d'elle-même. Au départ, j'utilisais principalement des formules banales, privilégiant la météo ou le retard d'un autobus. Avec le temps, je me suis montrée plus audacieuse et j'ai

saisi les occasions les plus subtiles : étoffe d'un tissu, mains de pianiste, opinions politiques. Lorsque j'engageais la conversation, la plupart des gens répondaient avec volubilité.

Le jeu a fini par me passionner. Je découvrais, à travers mes étranges lunettes, l'humanité en personne. Les protagonistes que je rencontrais présentaient tous quelque chose en commun. Ils étaient seuls, même s'ils se disaient entourés, et ils se sentaient soulagés de pouvoir décharger leurs incertitudes sur une inconnue. Parfois, en une seule conversation, un homme m'avouait qu'il était impuissant ou qu'il trompait sa femme. J'aimais qu'on me surprenne, rencontrer des gens qui se questionnaient ou qui présentaient des contradictions. J'étais souvent soulevée par des individus complexes, émouvants d'authenticité ou de sensibilité. J'essayais d'éviter les jugements, parce qu'ils se révélaient trop souvent erronés.

Comme je n'étais jamais tout à fait la même lorsque j'abordais les passants, je ne pouvais pas escompter des réactions similaires. Quand je me métamorphosais en végétalienne intransigeante ou en mendicante insistante, j'excitais une sensibilité particulière et j'en étais consciente. Lorsque j'étais moins provocante, j'avais accès à d'autres facettes du genre humain. Un soir, alors que j'étais dans la rue, une femme m'a recueillie chez elle. Elle s'est montrée bienveillante et m'a même payé de nouveaux vêtements. Après deux jours de bons soins, j'ai feint de m'être éprise d'elle et l'ai embrassée. Elle m'a insultée et elle m'a repoussée avec une violence insoupçonnée. Les humains sont des prismes qui changent selon l'angle sous lequel on les observe. Les particularités de chacun m'amusaient ou m'ébranlaient. Ce qui me préoccupait le plus, c'était les constantes d'individu en individu, de société en société. Sans relâche, je sondais l'âme humaine ; je cherchais des réponses chez les autres, sans jamais m'intéresser à moi-même.

Les proches qui connaissaient mon entreprise me semonçaient unanimement. Ils me reprochaient mon manque de sincérité et ils m'accusaient de fuir ma propre identité. Je rétorquais alors qu'ils exécutaient sensiblement le même manège que moi, mais moins

consciemment, moins efficacement. Se comporter toujours selon les conventions, c'était une façon de s'éviter soi-même. Je n'avais jamais réussi à les convaincre de l'incroyable absurdité de se considérer comme un être défini et stable.

Ces proches étaient rares. Avec le temps, je m'en étais éloignée, de corps et d'esprit. Ils me pressaient de fréquenter l'université, moi qui possédais une mémoire et une perspicacité remarquables. Je ne pouvais supporter l'idée de m'enfermer dans une institution élitiste ni l'épouvantable parade des académiciens. J'avais su que j'abandonnerais les études le jour où un professeur nous avait présenté Nietzsche et Rousseau comme des êtres supérieurs, des philosophes nés. Il avait affirmé qu'on ne pourrait jamais totalement saisir leur pensée d'une intelligence impénétrable. J'avais lu sur le visage de plusieurs élèves un sentiment d'abdication ; le professeur avait verbalisé l'argument qui justifiait leur désintérêt par rapport à l'« amour de la sagesse ». J'avais la ferme conviction que tous devaient pouvoir *s'approprier* la philosophie, pour ensuite, s'ils le désiraient, consulter Nietzsche et Rousseau, guides qui avaient dédié leur vie à certaines questions existentielles. Abandonner la philosophie est la plus grande erreur qu'un esprit puisse commettre. Par ailleurs, l'université ne m'intéressait pas parce que je n'étais pas enthousiaste à l'idée de choisir une profession. Je me méfiais à l'idée de devenir uniquement cette profession : être avocat, être dentiste.

Je ne restais jamais très longtemps en un seul endroit, tout au plus une semaine. Je dormais parfois chez des inconnus ou dans un motel. Il m'arrivait aussi de passer la nuit sur un banc de parc ou sous un pont. Bien entendu, je retournais à mon appartement pour me déguiser, mais je prenais également soin de déménager mes quartiers généraux de temps en temps. Je ne voulais me sentir chez moi en aucun lieu, car je craignais que le fait de m'attacher émotionnellement ne m'empêche de poursuivre mon aventure et que, tôt ou tard, j'adopterais des préjugés locaux. Je n'entends pas seulement ici une certaine

intolérance à l'égard de l'autre, mais aussi toutes les conceptions de l'existence, tous les paradigmes mentaux.

J'étais toujours étonnée de constater à quel point, même en connaissant peu un sujet, il était aisé de tromper par des artifices. Une fois, par exemple, j'avais discuté vins avec un sommelier en me prétendant fine connaisseuse. Ma maîtrise du sujet se limitait à trois articles que j'avais lus, moi qui détestais l'alcool. J'avais été en mesure de soutenir la discussion pendant près d'une heure, multipliant les commentaires et les suggestions. Je préférais m'engager dans des domaines que je connaissais moins, car c'était plus périlleux. Quelquefois, je m'étais fait prendre en flagrant délit d'ignorance. Je m'étais contredite, mais c'était sans importance. Je ne voyais plus jamais ceux qui me déstabilisaient.

Édouard, un peintre, était la seule personne à m'avoir véritablement démaquillée. Par hasard, il m'avait surprise à défendre ardemment deux idées diamétralement opposées. « Je t'ai entendue crier, l'autre fois, à la manifestation. Tu ne penses pas ce que tu es en train de dire », m'avait-il murmuré à l'oreille alors que je me trouvais en plein débat sur la gratuité scolaire. Son ton était doux, aucunement accusateur. Il m'a invitée à prendre un café « pour comprendre ma flagrante contradiction ». Très vite, presque sans m'en apercevoir, je lui ai révélé ma secrète démarche. Il s'est montré très intéressé et il m'a convaincue de tout consigner dans un grand cahier. Je me suis mise à retranscrire des conversations, à esquisser le visage de ceux que je croisais, à coller une panoplie de photographies, à noter des impressions, des odeurs, des airs, la température.

Graduellement, Édouard et moi sommes devenus de bons amis. J'ai offert de l'héberger, parce qu'il éprouvait des difficultés financières. En retour, il a accepté de participer à quelques-unes de mes mises en scène. À deux, c'était beaucoup plus facile d'aborder autrui et de faire glisser la conversation sur le sujet désiré. Édouard n'était pas

très doué dans les rôles que je lui attribuais, parce qu'il ricanait sans cesse et que ses mimiques étaient toujours les mêmes.

Malgré toute l'affection que j'éprouvais pour lui, notre relation connaissait des travers. Comme il me côtoyait au quotidien, il a fini par me reprocher mon inconstance, mes contradictions. Il aurait voulu connaître véritablement le fond de ma pensée sur certaines questions, moi qui m'efforçais de brouiller les pistes. J'étais pro-choix, pro-vie. Pollock était un génie révolutionnaire, Pollock lançait bêtement de la peinture sur une toile. Je me fâchais lorsqu'il insistait trop. Je tiquais aussi quand il cherchait à me protéger ou qu'il désapprouvait certaines de mes fréquentations. Il ne comprenait pas que je heurte la sensibilité d'hommes épris de moi, moi qui étais si réfléchie. Il remettait en question la moralité de mes gestes et condamnait ouvertement mon irresponsabilité. Malgré moi, je me sentais souvent interpellée par ce qu'il affirmait. Après une violente dispute, Édouard a quitté l'appartement et n'est plus revenu. Il a laissé une note qui m'avisait que je pourrais essayer de le contacter si un jour j'envisageais d'être sincère avec lui. Peu de temps après, j'ai appris que j'étais enceinte. Je ne connaissais pas l'identité du père. Cette fois, je ne pouvais pas fuir. J'étais figée. Sur scène, il est difficile d'improviser quand l'éclairage diminue et qu'on ne distingue plus l'expression des autres acteurs. On joue faux, de façon incohérente. Confuse, j'ai basculé dans la nuit.

Quand je suis sortie de ma torpeur initiale, j'ai pensé à contacter Édouard. J'avais peur qu'il me rejette et j'ai quelque peu hésité. Puis, je me suis résolue à lui téléphoner. Je m'étais promis de rester calme en lui parlant, mais je me suis mise à sangloter de façon incontrôlable. Il m'a entendue articuler avec difficulté et il ne comprenait pas mes propos, mais il est accouru pour me consoler. C'était la brunante, je venais à peine de me réveiller et j'ai été portée par une étrange réflexion. Je sentais que j'étais en train de terminer un épisode important de ma vie. Je vivais une sorte de deuil, mais je savais que ce serait bénéfique.

J'avais toujours été fascinée par la puissance dramatique de la nuit. Le soir descend lentement, le crépuscule gonfle le cœur de mélancolie et l'obscurité fait renaître les angoisses enfouies. Le noir, qui évoque à la fois la haine, la dépression, la colère, la vieillesse et la mort, teint d'une nuance inquiétante les univers réels et irréels. Les questions philosophiques reprennent l'espace qui leur est dû, l'athée dans la peur accepte d'entrevoir Dieu, le veuf voit apparaître le spectre de la femme qu'il a jadis négligée, le fraudeur se sent incapable de jouir de sa richesse malhonnête. Les êtres, sous le manteau de la nuit, deviennent incroyablement plus sensibles et compréhensifs. Ils osent enfin réinventer le monde et s'aperçoivent que leur existence n'est pas une fatalité. Il n'y a que la nuit que l'on craint véritablement les fantômes, que l'on trouve normal de se laisser posséder par des visions extravagantes. Quand on regarde quelqu'un dormir, on le jurerait inanimé. Pourtant, il se redressera. La nuit est la mort : elle mène à un jour nouveau. L'âme est immatérielle, donc indestructible. La nuit est l'hiver : alors qu'on croit le monde paralysé, fixé pour l'éternité, des lueurs percent. Elles réchauffent et éclairent les esprits, dissipent les craintes et les remords. Tout ce qui semblait inerte, décrépi, se relève, rafraîchi. Le jeune homme qui s'était endormi, fourbu, n'est pas tout à fait le même au réveil. La nuit a opéré en lui ; elle lui a permis de taire sa colère ou de souder des convictions.

J'ai toujours considéré mes rêves comme une vie parallèle, presque aussi importante que celle que je vivais éveillée. Quand je m'en souvenais, je les détaillais dans un carnet au matin. Je souffrais parfois d'insomnie. C'est souvent à ce moment que je planifiais l'aventure du lendemain, inspirée par la langueur de la nuit. Je me trouvais en arrière-scène, en train de transformer mon identité. À présent, je n'avais plus envie de me métamorphoser. Je ne voulais plus fuir. C'était ma dernière représentation.

Quand Édouard est arrivé, je pleurais trop pour être capable de m'exprimer intelligiblement. Il m'a prise dans ses bras et m'a doucement bercée, jusqu'à temps que mes sanglots cessent. Ce geste maternel

a suscité en moi des émotions contradictoires ; je m'abandonnais, fragile, comme une enfant, alors même que je commençais à m'affirmer comme une adulte.

Cette nuit-là, nous n'avons pas dormi du tout. Expliquer à Édouard toutes mes angoisses m'a permis de me comprendre davantage moi-même. Avec lui, j'avais toujours agi comme si je voulais conserver mes opinions pour moi seule. En fait, très souvent, j'ignorais moi-même ce que je pensais réellement. Pendant longtemps, j'avais eu si peur de me tromper ou de déplaire que je ne choisisais jamais aucun parti. J'avais perdu mon esprit critique à force de ne rien vouloir condamner. Je m'étais glissée dans la peau de tant de personnages que je ne savais pas qui j'étais réellement lorsque je me retrouvais sans maquillage et sans costume. J'avais soigneusement évité de tisser des relations avec qui que ce soit afin de ne pas avoir à justifier mes comportements et mes irrégularités. Mon amitié avec Édouard avait été une exception, mais je n'avais pas été honnête avec lui non plus. D'ailleurs, je n'avais jamais compris pourquoi il était resté à mes côtés, à s'évertuer à me comprendre. Mon mensonge perpétuel me procurait une illusion de liberté. En réalité, je m'isolais de toute la beauté du monde en même temps que de sa laideur.

J'acceptais enfin de me compromettre entièrement, de me laisser cerner. L'obscurité ne se dissipait pas d'un seul coup, mais je reprenais espoir. La clarté gagnait mon esprit en même temps que l'appartement. Sans montrer signe de fatigue, Édouard m'écoutait attentivement et je sentais qu'il me respectait profondément. Je ne savais pas encore ce que je ferais à propos de ma grossesse, mais à présent, je me sentais assez forte pour prendre une décision. Sans qu'il ait besoin de le dire, je savais qu'Édouard m'épaulerait, peu importe mon choix. Alors que l'aube s'affirmait, nous nous sommes endormis côte à côte, comme de nouveaux complices.

Quand je me suis réveillée, j'ai souri. Pour une fois, je n'avais pas la nausée.

Peindre sa vie en blanc

Par Pier-Olivier Joanis
Collège Lionel-Groulx

Cette nuit, je m'appelle Alexis. Mais soyez sans manière, car mon nom est Alexei. Je me lève au clair de lune et je mange mes céréales dans un lait quasi caillé. La lune continue de m'observer comme un spectateur indiscret. Outre le malaise qu'elle me cause, je suis dérangé dans ma dégustation. On cogne à ma porte. Si c'est un connard, il meurt. Je lui dis d'entrer. Il me salue, presque poli. Je lui demande : « combien ? » Trois grammes. Je suis presque insulté à l'heure qu'il est. Je sors mon herbe, il paie, il est parti, sans dire au revoir. La prochaine fois, je l'enverrai se faire enculer par la vieille du deuxième étage. Ici, la vue est très belle. Le mieux, ça reste sur le toit, quand il n'y a personne en train de baiser. En fait, je me plais presque à les surprendre, à voir leur tête paniquée et leurs membres s'agiter pudiquement. Quel spectacle ! Ça vaudrait bien un bon verre de cognac...

Là-haut, par-dessus mes dix étages, je prends mon petit télescope et je me plonge au cœur même de la vie nocturne des gens. Cette nuit, je m'appelle Alexis, mais ça, tu ne le sais pas, toi que je regarde. Je m'arroe un droit, je m'accorde un pouvoir sur ma cible visuelle. Je saisis subtilement des secrets qu'on croit invisibles. Puis, je redescends à mon appartement pour les mettre sur toile. Après avoir si bien nourri mon imaginaire, je sors mes tubes de peinture et ma toile que je m'empresse de peindre. Quelques clients viendront perturber ma création. Je leur pardonne. Je vis aux dépens d'une dépendance. Je mange déjà peu... et je fume. Je fume mon revenu. L'art est un fruit. S'il est pourri, il sera difficile de le vendre. Pourtant, je peins encore. Je m'use les doigts sur ce que j'ai de plus précieux. Lorsque j'ai enfin pris la décision d'étudier, je n'ai pas choisi la voie des arts visuels, mais celle des lettres pour être sûr de ne pas souiller ma vocation. Ainsi, toutes

les nuits je me moque un peu des astres en regardant tout bas, je les garde à distance de pinceau. Si le résultat me déplaît au fil du temps, je ne badine pas avec mon insatisfaction, je peins ma toile en blanc et je recommence mon œuvre.

Et si tout ceci n'était qu'un prétexte ? Comme tout ce que je fais. Tout n'est que prétexte. Je peins, parfois. Je ne peins pas vraiment. Je flagelle le canevas. Je le flagelle de jets d'encre et d'acrylique. Je peins la réalité que je vois, que je vois en moi. Est-ce que nous reconnaissons vraiment ce que nous voyons ? Je suis disciple de Pollock, fils de Riopelle. Je fouette la réalité à grandes envolées de mouvements. Puis je m'arrête. Je tache tout doucement. Quelque chose se forme au fond de ce cauchemar chromatique. C'est une femme. Je ne sais même pas si elle est belle. Toutes les nuits je la cherche incessamment. Je la cherche... je la cherche. Je me cherche. Je me dois de descendre tout bas, là-bas, à la surface de la Terre. Là-bas, les gens disent que je suis grand. C'est juste une impression qu'ils ont. Eux, ils sont petits. Ils ne prennent pas la peine de regarder. Leurs têtes sont si basses qu'ils n'osent plus la lever. Dans la rue, je fume quelques clopes et vends un peu d'herbe à des passants jeunes et immatures. Les convaincre d'acheter n'est même pas amusant, c'est trop facile, sans défi, aberrant. C'est une douce et toute petite corruption. J'offre un plaisir léger, probablement né d'un désir malsain. Qu'ils crèvent ! Moi, au moins, je pourrai vivre, m'acheter une nouvelle pinte de lait, et du vin. Ces petits connards, je pourrais tous les tuer. En finir avec leurs vies misérables... si leur mort pouvait alléger le poids de mon existence. Aucun d'eux, aucun connard ne connaît l'art. Aucune de leur vie ne peut inspirer la mienne. Il faudrait leur cuire dans la bouche pour qu'ils comprennent. Comme la fumée ardente du joint qu'ils fumeront bientôt. Bordel que j'ai faim. Rien à bouffer à cette heure. Jamais rien à bouffer de toute manière. Reste plus qu'à me saouler l'âme pour oublier. Boire pour ne jamais voir la bile jaillir de ma bouche. Ou n'est-ce pas le contraire ? Je giclerais ma vomissure comme de la peinture sur une toile. Voilà le résultat d'une vie inachevée. Moi, je continue. Ce monde a toujours une place pour l'être libre que je suis. S'il le faut, je tuerai le prochain,

le prochain devant moi. Juste pour mieux voir la route au devant. Voir l'immensité lactée qui s'ouvre à moi dans l'infinité de mes actes et de ma volonté.

(Toi, jeune fille que je vois. Quand je te vois, je te possède.)

Assez. Je jette ma clope et j'entre dans un bar sympa, juste devant chez moi. L'étroitesse du lieu lui confère toute son intimité. Parfois, il s'y donne de bons spectacles, surtout des groupes locaux ou simplement de la relève artistique. Le talent ne manque pas dans la région, que ce soit pour le théâtre, la musique, l'écriture... Comme à l'habitude, je me prends un verre de cognac et monte au deuxième étage où l'on a le droit de fumer. Aux murs, il y a des toiles. Bien sûr, elles sont à vendre... à des prix que j'envie. Certaines d'entre elles me plaisent bien par leur audace. D'autres, je les barbouillerais d'huile, ne serait-ce que pour enfin montrer quelque chose de vrai. C'est dans cet antre aux fumeurs que se tiennent généralement les gens les plus intéressants et les plus inattendus. Dans un coin, un type à l'âme russe boit atrocement en fumant son cigare, bien enfoncé dans un vieux divan mou. Mais c'est aux tables que sont assises mes perles. Bonsoir Mesdames... « Je peux, proposai-je. » Et puis, en deux insignifiantes minutes je me suis mis en parallèle et glissé dans leur univers comme une fumée discrète et nonchalante. La moitié d'entre elles resteront insignifiantes. Je mords subtilement à celles qui ont du charme. Une beauté belle. Puisque le beau ne l'est pas toujours. Je recherche plus que du plastique. Pour que mes paroles ne glissent pas sur leurs courbes, aussi belles soient-elles. Après mon cognac, c'est mon vin que je hume. Je fume cigarette sur cigarette dans un cycle profondément pulmonaire. À la fin, le peu de non-sens qu'il y avait dans ce bar laisse place au sublime et donc à ce qu'il y a de plaisant. Ces femmes, je les veux, je les mangerais. J'invite quelques-unes d'entre elles à venir agrémenter nos discussions chez moi. Cette nuit, une jolie jeune fille me raccompagne...

À première vue, cette fille est probablement la plus belle de toutes. Mais plus je l'observe, plus je trouve qu'elle a un petit quelque

chose de laid. Je la vois en vrai. Et c'est parfait. Cette manipulatrice des plus « agaces » ne m'aura pas. Je vais pouvoir profiter de mon art... peut-être. La clé pénètre le trou. « Entre, lui dis-je. » Elle s'appelle Julie. Aussi sale que belle. Je m'assois à table pour nous rouler un joint de qualité, contrairement à toute cette merde qui se vend un peu partout. Elle me regarde, passive. J'allume, je fume. J'inspire en saccades, une fois, deux fois... trois. L'air passe bien et me purifie les poumons de sa douce toxine. Dis-moi petit ange de malice, si je t'offre mon bien-être, me foutras-tu la paix ? Lentement, elle inspire à son tour. (Tout autour de moi, le monde est finalement agréable.) Julie relâche sa fumée... Dis-moi petite pute, est-ce ma drogue, mon sexe ou mon affection que tu recherches ? Parce que moi, c'est ton corps que je veux. Mais pas pour ce que tu pourrais croire. Elle commence à regarder mes toiles, impressionnée ou juste gelée. Elle ne comprend pas. C'est simple. Je lui explique : il n'y a rien à comprendre. Tout est dans le mouvement. Maintenant, comment demander ? Je lui offre un verre de whisky bon marché. Elle préfère le vin. Bien. Une bouteille, voilà. C'est délicat tout de même, il y a plusieurs réactions possibles. Je les ai presque toutes vécues. À commencer par un simple refus pudique, bien normal. Aussi, la crise quasi hystérique. Voyons mesdames, je ne suis pas un pervers, je suis un artiste (ou un Art Triste ?). Elles ne peuvent concevoir que mon œil voie autrement. Dans les cas les plus heureux, elles acceptent. « Vois-tu, il me manque justement des modèles, ça te tenterait de poser ? » demandai-je en toute simplicité. Mais Julie est un cas à part, bien sûr. Elle veut beaucoup plus. Elle veut provoquer. Mes mots n'ont pas fini de sortir qu'elle les comprend déjà et son corps m'apparaît dans sa flagrante nudité. « Je me mets où ? » demande-t-elle, faussement infantile. Je la positionne et cela l'excite tellement qu'elle en a du mal à tenir en place. Stoïque, je prends position et peins ce que je vois, dans toute l'imperfection que m'offre la réalité. Elle n'a rien à foutre de mon art. C'est un prétexte pour s'exhiber, se montrer à moi, m'aguicher. Elle parvient à se séduire elle-même par sa beauté. Qu'attends-je pour finalement abaisser le pinceau et brandir mon sexe ? Avoir l'intense choix entre créateur et procréateur... deux jouissances bien différentes. Tout de même, je me lève et m'approche d'elle. Julie me regarde avec

les yeux d'un enfant qui attend qu'on la prenne, mais dans un tout autre contexte. Je retire mon chandail d'un seul coup. Ses yeux brillent. Je me penche sur elle, c'en est presque drôle. « Tu peux te rhabiller, j'ai terminé pour cette nuit. » Sa face tombe. Là, la comédie débute et s'achève à la fois. Outrée, elle remet ses vêtements qu'elle avait enlevés avec tant d'espoir. « Pourquoi ? » « Ce n'est pas mon rôle, je croyais que c'était clair. » Finalement, elle comprend mieux que j'aurais pu le croire. Elle aime « tripe » de toutes sortes de façons. « Je repasserai pour t'acheter du pot. » Elle part, cliente presque satisfaite. Tant mieux. Je continue de boire en regardant son portrait, beau et laid. Il lui manque quelque chose. Un élément outrageant que même sa nudité ne comble pas.

(Domination ?)

Je ne me sens plus bien, plus même. Sans savoir si je suis autre ou si ce sont ces autres qui changent et mutent autour de moi. Pour l'instant, j'ai échappé le pinceau. Il est tombé, et puis... et puis, je ne l'ai pas ramassé. Soudainement subjugué par tout ce que j'ai fait et n'ai pas fait, en ayant l'impression de m'être fumé un plomb existentiel. La nuit finit et rien n'est plus en me cherchant dans la clarté envahissante. Je bois dans un Café au coin de la rue. Je me mélange avec de la bière, comme si je ne savais pas quoi prendre. Je regarde par la fenêtre et mes yeux s'endorment sur la vision qui s'offre brutalement à moi, dans toute sa splendeur. Facture. Je paie. Ensuite, je suis couché dans mon lit, trop grand, trop vide. Jusqu'à ce que finalement, je m'en sente complètement empli. Plein de vide. C'est avec ce regard que je fixe le plafond. Vide... vide. Je me lève. Je prends mon rouleau et une bonne quantité de blanc. J'en couvre presque toutes mes toiles, sauf le portrait de Julie. Je me sens incapable de recommencer quelque chose que je n'ai pas complété. Cette toile est incomplète. Je devrai l'achever, n'importe comment.

(Ai-je mangé aujourd'hui ?)

Mon corps ne se réveille vraiment qu'une fois le soleil disparu. (Ma faim aussi.) Je n'ai pas trouvé le repos, nulle part. Aucun temps ne

me l'offre. C'est un état. Il semble me rester lointain dans ma vie. Je sens pourtant une force dans mon bas-ventre. Je crois qu'elle est faite de tout ce qui peut soulever l'homme. Tout. Mais y a-t-il quelque chose à faire avec cela, sans voir ses couilles se faire arracher à vue d'œil ? Dehors, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Une anomalie qui me ronge l'existence. La fenêtre devant moi est ouverte sur le monde (j'ai souvent pensé y sauter pour aller le rejoindre). Encore là, je le méprise. Je crache sur sa fausse prétention à la logique. Ce qu'il y a devant moi devrait être gratuit. Pour que nos vies cessent d'aller nulle part.

(Et ma salive qui s'écrase à la vitesse de la pesanteur...)

Les petits sont venus, finalement. Ils ont livré leur marchandise. Moi, je garde les mains les plus propres qu'il m'est possible de le faire. Bravo garçon, voici ton pourcentage, maintenant, cours courir d'autres risques. Je suis plein de blé. Je serais prêt à manger cet argent directement. Heureusement, il n'est pas trop tard. Mes jambes tiennent toujours, je ne suis pas en train de me vider de ma bile au-dessus de la fenêtre. Alors je marche jusqu'à l'épicerie et je me nourris. Pas trop quand même, je ne dois pas abuser. J'ai réalisé qu'il commençait à me manquer de peinture. Ce manque pourrait m'être plus souffrant que la faim. Je nourris mon âme avant mon corps. Dès demain, je me rends un peu plus loin. Je me procure trois pots de peinture (d'un format lourd) et une bonne quantité de somnifères que je pourrai facilement diluer. Les drogues douces ne parviennent plus à calmer convenablement mes crises d'insomnie prolongées. Je vois désormais la vie de nuit comme une réalité et non plus comme une option, une échappatoire. Je ne crains plus rien, je n'ai pas oublié que je m'appelle Alexis. Je ne sais seulement plus si je dois employer Alexei ? Serait-ce bien ou mal ? À tort... ou par défaut... Cette nuit, je dormirai enfin... aujourd'hui. Mais avant, je m'assieds devant Julie. Je la peins, je la travaille... en vain. Je n'arrive pas à reproduire l'effet pervers de son vice sur la toile. Aucun de mes médiums n'est assez fort pour l'exprimer. Cette impuissance m'écoeure ! Quoi faire alors ? Me taire ? Ai-je sommeil ? Pas du tout ! Pourquoi dormir quand je peux

regarder le monde entier tomber devant moi ? Ainsi me vient l'idée, l'idée complètement psychotique d'infliger le sommeil pour que je puisse profiter d'une solitude constructive. Je n'ai rien à perdre, alors je peux tout risquer pour mon plus grand plaisir.

Je commence donc à méditer sur le plan le plus absurde qu'il m'est arrivé d'imaginer. Je sais exactement l'heure à laquelle mon voisin part pour aller travailler. Sa porte me le confirme chaque matin. Son réveille, lui, sonne à cinq heures. Ensuite, la douche coule dix ou quinze minutes. Je déduis qu'il déjeune en regardant la télé pendant environ une demi-heure. Je devrais d'ailleurs lui dire de baisser le son, à ce dur d'oreille. Chose certaine, il est parti pour six heures. À quatorze heures, il est de retour, sa porte claque de nouveau. Je sais aussi que ce connard ne verrouille pas la porte patio menant à son balcon. Vu qu'il est adjacent au mien, je peux facilement l'atteindre. Je me suis introduit chez lui à quelques reprises pour dérober de petites choses dont une personne normale ne remarquerait pas nécessairement la disparition. Quelques pièces et de quoi me nourrir un peu. Maintenant, c'est une tout autre surprise qui l'attend, je vais jouer un peu avec lui. Une fois son appartement vide, je m'y faufile de nouveau. Je me sens plus excité que nerveux, comme un enfant jouant à la cachette. Seulement, ici, les conséquences pourraient être très différentes. J'ouvre le frigo et scrute son maigre contenu. Heureusement pour moi, cet homme semble avoir adopté la saine habitude de boire du jus d'orange. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'il en boive le matin. J'ouvre la bouteille de carton et y introduis une bonne quantité de somnifères. Selon mon estimation et une posologie bien approximative, un verre de ce jus devrait le faire rêver pour plusieurs heures. De retour de l'autre côté, je prends la peine d'aller m'acheter une bouteille identique. Durant la soirée, j'écoute attentivement en gardant l'oreille au mur. Il ne semble se passer rien d'anormal. Il n'a pas bu de jus d'orange ce soir. Le matin venu, mon anxiété monte un peu. J'écoute... j'attends... j'attends... j'attends. Six heures s'en vient et il ne se passe plus rien. Le voisin ne part pas travailler. Il y a eu la sonnerie, la douche, la télé, mais pas la porte. Il est maintenant presque sept heures, la télé fonctionne toujours. Je monte

doucement sur son balcon, sans faire de bruit. Je dois faire attention à toute éventualité, peut-être a-t-il un congé que je n'avais pas prévu, qui sait. Droit comme une barre, je tourne lentement la tête sur le côté pour voir dans l'appartement. Dans le reflet de la vitre, je me vois sourire en apercevant ce gros bonhomme dormir sur son divan. Ma petite manigance a vraisemblablement marché. Je remplace sa bouteille par la mienne une fois mise au même niveau de contenu. Je ne voudrais pas qu'il se joue la Belle au Bois Dormant trop souvent.

J'aurais bien pu rire aux éclats aux dépens de ma « victime », et ce, tout l'avant-midi. J'ai plutôt décidé de savourer l'instant, comme un moment symbolique. L'homme dormant devant moi est à mes yeux le pantin dont se sert chaque homme chaque jour. Quelqu'un qui utilise quelqu'un au quotidien. Il le manipule sans que personne ne voie les fils. Par contre, ils se sentent. Ils finissent par faire mal. Aujourd'hui, je suis le marionnettiste. Je serai clément. Ma manipulation sera passive. Lentement, je déshabille cet homme gras. Je déplace ensuite chacun de ses membres pour lui donner une position normalement insupportable pour un modèle lucide. Je me suis installé confortablement avec mon cahier à croquis et mon crayon. Pendant des heures, j'ai fait valser ce grossier personnage dans un univers qui le dépasse, le surpasse, sans même que l'homme en soit conscient. Je l'ai fait voyager dans mon monde artistique. J'en ai fait une esthétique. Je l'ai possédé. Je me suis senti puissant. Quand j'ai senti mon temps presque écoulé, je suis entré dans sa chambre pour prendre un oreiller et une couverture. J'ai placé l'homme sur le divan de tout son long, sans le rhabiller. J'ai déposé sa tête sur l'oreiller, recouvert son corps de la couverture, déposé ses vêtements devant lui. La télé fonctionnait toujours. À son réveil, il croira avoir souffert d'un quelconque malaise ou d'une soudaine et extrême fatigue, avec les petits oublis que cela peut occasionner. Je suis parti sans laisser de trace, aucune. Plein d'une énergie nouvelle, je me suis étendu dans mon lit. J'ai dormi.

(Le sommeil est un acte, il demande de la force.)

Alors que je dormais paisiblement, quelqu'un cogna sur ma tête. À ce moment, j'aurais pu confondre n'importe quoi avec ma tête... Surtout cette foutue porte. Cette nuit, je me lève avec la profonde envie de tuer. Je marche vers la porte, prêt à trucider le connard qui se trouve derrière. (Qui ose rompre mon sommeil ?) « C'est moi, Julie. » C'est comme un mal qui se remplace par un autre. « Je te fais fumer gratis si tu poses encore pour moi. » Encore une fois, elle ne badine pas avec ma proposition. Elle se met légère, je lui indique qu'il n'est pas nécessaire de tout enlever. C'est peut-être mieux, plus pour moi que pour elle. Je la place différemment, ainsi elle peut fumer sans trop bouger. « S'il est réussi, j'te donnerai 2000 », me dit-elle en dégustant son joint. « Vraiment ? T'as pourtant l'air jeune pour te permettre une toile à 2000 piastres. » « J'suis millionnaire mon grand, me réplique-t-elle, et plus d'une fois. » « Tu dis ça, comme ça, sans avoir peur d'être victime de qui que ce soit ? » « Eh non ! » « Audacieuse... la grande. » Elle aurait bien pu me dire n'importe quoi, j'n'en ai rien à foutre. Son portrait m'obsède. J'en commence un nouveau, encore et encore, pourtant, son apothéose fuit ma main. Sa fin, sa perfection ne me vient pas, comme une œuvre inachevable. « Bien, maintenant va-t-en », dis-je avant de craquer. « Pourquoi ? On s'amuse bien, non ? » « Je n'arriverai pas à terminer ton portrait. » « Bon, eh bien, je repasserai dans ce cas. » Elle me donne un baiser sur la tempe, se rhabille et part. Devant moi se dresse l'échec, son symbole. Je me sens de nouveau impuissant. Profondément impuissant. Quelque chose dans cette garce m'empêche d'aller plus loin. Elle me trouble d'une profonde mélancolie, j'en perds tous mes moyens. Ce sentiment me ramène continuellement à la totale imperfection de ma vie. Je n'arrive plus à trouver le repos, parce que je sais qu'après cette nuit il n'y a rien qui m'attend. Ma seule porte de sortie reste ineffable. Une porte que je ne peux refermer. Elle coule et s'effondre facilement. Elle est trop instable. L'art me glisse des mains. Rien ne peut plus m'arrêter. Jusqu'à la fin. C'est justement ce qui fait le plus peur. J'ai peur de ne plus avoir peur.

Cette nuit, je me suis perdu. Cette nuit j'ai oublié mon nom, j'ai oublié qui je suis. Insatisfait de mon être, j'ai marché longuement sans savoir où j'allais. Je sens mes jambes, elles faiblissent. Bientôt, elles n'accepteront plus de me porter. Elles se riront de moi, elles me laisseront tomber. J'étais sur le bord du pont quand c'est arrivé. Mon corps tout entier a basculé, je suis tombé à l'eau. Je ne sais même pas si c'est un lac ou une rivière. Tout est noir. Je m'enfonce, je coule dans cette nébuleuse. Mon âme se déchire en petits morceaux. Je n'ai plus la force, ni force, ni volonté. Je n'ai plus aucun moyen de remonter jusqu'à la surface. Mon être dérive et se noie, dans le noir, sans rien voir. Même l'air s'échappe de moi, il me fuit. Je sens... je ne sens rien. Je connais maintenant le néant, je touche à l'abysse de l'existence. Je meurs. Je suis mort. Ma vie s'achève. Ma vie se termine enfin...

(Alors, cette nuit, je peins ma vie en blanc et je recommence tout.)

Brisant l'articulation rouillée de mes os, je m'envole vers la surface. L'air me fait exploser les poumons. Je crie, je hurle comme un nouveau-né qui a mal à son tout premier contact avec le monde. Je hurle ma nouvelle souffrance de vivre. Je l'aime sans avoir le choix de l'accepter. Sur la berge, agrippé solidement à un rocher, je crie, je pleure haut et fort ma renaissance. Je vois à peine, l'horizon s'illumine et chasse les ténèbres. Il faut donc vivre la mort pour vraiment... vivre à nouveau. Je peins ma vie en blanc pour la recommencer sans tache. D'autres devraient faire de même. Ils ne réalisent pas à quel point leur vie est minable.

Cette nuit, je peins ma vie en blanc. Dès demain, je serai tueur à gages. Vivre. Laisser vivre. Cela n'en vaut peut-être pas la peine.

Bonzais

Par Laurence Olivier
Cégep du Vieux Montréal

Mon livre de naturopathie est ouvert à la page 49, où il est écrit que la « Menthe pouliot–*Mentha pulegium* », malgré qu'elle puisse être employée comme banal condiment étant donné le fort parfum de ses feuilles, est interdite de vente au pays, car elle « contient du pulégone, une substance à la toxicité élevée qui rend son utilisation délicate ». Pour connaître certains emplois des plantes, il faut savoir lire entre les lignes des guides bien-pensants d'aromathérapie et autres ésotérismes.

En remplissant l'arrosoir, je me rappelle les circonstances qui m'ont poussée à m'intéresser à la culture des plantes en pot et des herbes, il y a près de cinq ans. Peu d'argent, un goût croissant pour la marijuana, des difficultés à en trouver de la « naturelle », une amie qui avait des graines. Mes intérêts ont changé depuis cet essai –l'idée de perdre la maîtrise de mes facultés n'est décidément plus faite pour moi–et j'ai considérablement plus d'adresse et de connaissances dans le domaine de l'entretien des plantes. Mon premier plant, qui a fini par se faner complètement avant d'atteindre la maturité, étiolé par le manque de lumière et d'engrais, aurait juré avec mes nouveaux bonzais que je soigne selon les préceptes centenaires de leur minutieuse culture. À côté de ces arbres minuscules sont alignées toutes mes herbes aromatiques et médicinales. En plus de me fournir ce qui est nécessaire pour me soigner naturellement, elles me permettent d'entretenir encore l'excitante impression d'illégalité qui m'avait d'abord plu avec la marijuana. Et je sais désormais mieux m'y prendre.

La station Côte-des-Neiges commence à se désertter lorsque je descends du wagon, peu de temps avant la fermeture de la ligne

bleue. Je marche quelques minutes sur les plaques de glace parsemées de gros sel, déverrouille la porte de l'entrée principale, grimpe jusqu'au troisième étage, puis débarre en vitesse la porte de l'appartement huit parce que j'entends le téléphone sonner : « Oui ? » Par l'intermédiaire de Raphaël, ses grands-parents m'invitent à une réception qui sera donnée chez eux demain. « Arrive chez moi vers 18 heures, on prendra l'autobus ensemble. » Confondue par cet appel inattendu, pas assez rapide pour trouver une excuse quelconque, j'accepte et mets fin à la conversation en bredouillant, prétextant devoir essuyer les traces laissées par mes bottes dans le corridor avant que le calcium ne dévore le plancher. En réalité, ce n'est pas un prétexte, quand on sait qu'il suffirait de laisser ces mares grisâtres sécher pendant quatre heures pour que la couche de vernis soit complètement grugée, puis trois heures de plus pour que le bois soit atteint irrémédiablement.

Je raccroche le combiné comme s'il était en fer chauffé à blanc. M'asseoir, récapituler : ses grands-parents m'invitent ? Les grands-parents de Raphaël, avec qui j'ai rompu depuis le cinq juin dernier et avec qui je n'ai pas parlé depuis un mois et trois semaines, m'invitent chez eux. Il a peut-être oublié de leur dire quelque chose. Il faisait pourtant comme si c'était dans l'ordre des choses de m'inviter dans une réunion de famille. Maintenant que le choc premier est passé, je pourrais toujours rappeler Raphaël et lui demander des explications, mais, en fin de compte, le faire de vive voix sera plus facile. Avec un contact visuel, j'aurai moins l'impression que, nécessairement, il interprétera mal ce que je lui dirai. Je pourrai lire ce qu'il pensera dans les traits de son visage, prévoir ses réactions, orienter mon discours en conséquence. Tout cela me fait presque oublier de nettoyer le plancher du couloir ; les quelques minutes écoulées me font déjà craindre pour le lustre.

Cette corvée accomplie, je délace mes bottes, glisse mes pieds dans mes pantoufles, retire mon manteau, mais garde mon foulard. Il fait encore froid : onze degrés exactement. Dans le salon, les quatre

lampes au néon laissent couler une lumière glacée, presque bleutée, sur mes deux rangées de plantes : les herbes alignées devant la fenêtre, mes trois protégés asiatiques sur la table basse. Deux feuilles d'agripaume sont rabougries et une autre du plant de basilic est tombée. J'ai désormais la preuve que baisser le thermostat à onze degrés pendant mon absence abîme les plantes. Je devrais le laisser à douze degrés, même si ça implique une hausse de sept pour-cent des dépenses énergétiques. C'est considérable ; le coût du chauffage n'est pas inclus dans le loyer.

Je m'acquitte de l'arrosage en règle pour tout le monde, à l'eau filtrée-bouillie-refroidie-filtrée. Actée bleue, agripaume, basilic, ciboulette, menthe, persil, pouliot, thym, placés en rang alphabétique contre la vitre.

Viennent ensuite mes deux bonzaïs – quelques gouttes suffisent– puis mon penjin postmoderne qui trône au milieu de jouets et babioles en plastique trouvés dans les Kinder Surprise plutôt que parmi des bateaux et des personnages de bois, comme le voudrait la tradition. Puis, armée de ciseaux minuscules trouvés dans une trousse à couture de voyage qui appartenait à ma mère, je m'attaque à l'entretien de mes arbustes ratatinés, persuadée que c'est mieux que de reprendre les caleçons d'un mari. Tailler, laisser pousser. Tailler, laisser pousser. C'est le dogme à respecter. Je décide par mes coups de ciseaux précis de l'orientation que je leur donne, de la forme qu'ils prendront en poussant. Je fais disparaître des pousses indésirables sur le tronc de mon mélèze, réduis la taille de quelques feuilles de mon érable, raccourcis les aiguilles de mon if afin de provoquer un nouveau bourgeonnement. Je prévois les ligaturer plus tard, faire zigzaguer leur tronc à ma guise. Tailler, laisser pousser. Tailler, laisser pousser. Les gens croient que le bonzaï est une variété particulière d'arbuste, alors qu'en fait, on peut créer un bonzaï à partir de tout arbre, peu importe la grandeur qu'il aurait dans des conditions naturelles. Tailler, laisser pousser. Le bonzaï n'est pas une essence rare et précieuse, mais les soins qu'il exige sont particuliers. L'idée est de savoir contrôler adroitement

son évolution. Tailler, laisser pousser. Drôlement défoulant. Tailler, laisser pousser. Qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir ? Tailler, laisser pousser. Cinq heures du matin, aller dormir.

L'hiver, j'hiverné. Je deviens nocturne. Mes journées, tout comme la durée d'ensoleillement, raccourcissent. La période de congé du temps des Fêtes chamboule mon cycle de sommeil. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me le permets ; autrement, mon emploi du temps m'empêche de prendre la décision de vivre à l'envers du reste du monde. Je m'engourdis délibérément et réduis mes fonctions vitales à leur strict minimum : me nourrir, digérer, lire, me laver, dormir beaucoup, m'occuper de mes plantes et, le moins possible, sortir pour rencontrer des gens.

Je suis réveillée par la faim un peu avant 15 heures. Encore étendue, je sursaute : une désagréable impression d'être en retard, d'avoir oublié quelque chose d'important me tord les boyaux. Je me rappelle la voix –que j'hésite à qualifier d'hypocrite– de Raphaël. Je louche vers le cadran ; il ne faut pas traîner. Je n'aurais pas pu rester au lit plus longtemps de toute façon : tout mon corps tremble.

Coup d'œil somnolent sur les tablettes du réfrigérateur. Il reste encore un pot de moutarde de Dijon, de la sauce soya, un litre de lait de riz, trois oranges, un chou rouge qui fane tranquillement et du beurre d'amandes naturel. J'évite d'aller à l'épicerie durant l'hiver, profitant de cette période pour nettoyer mes armoires à l'aide de mon tube digestif. J'y fais tout passer, même les aliments dont la date de péremption m'inquiéterait en temps normal, parce que je me fie à mon système immunitaire que j'ai renforcé. J'ai broyé et encapsulé, cet été, de l'échinacée et de l'astragale précisément pour cette occasion. Verre d'eau froide, quatre capsules dans ma main droite. Je bois une

première gorgée, lance le premier comprimé au fond de ma gorge. Ma main tendue n'arrête pas de trembloter. Deuxième gorgée, deuxième comprimé. Peut-être veut-il me parler de quelque chose d'important. Troisième gorgée, troisième comprimé. Il ne m'a pas dit de le rejoindre chez lui pour rien. Quatrième gorgée, quatrième comprimé. Je pose ma main sur le bord du comptoir, l'agrippe fermement.

Mon déjeuner sera composé d'une portion de riz brun bouilli avec des morceaux de carotte et d'oignon, légumes qui, heureusement, se conservent longtemps. En attendant la fin de la cuisson, j'épluche une orange et, par le carreau au tiers encombré de neige, j'observe le ciel qui commence déjà à s'assombrir. Un peu avant 17 heures, les lampadaires s'allumeront un par un et le reflet de leur lumière orangée sur la vitre m'empêchera de voir à l'extérieur.

Cinquième capsule de mon mélange d'astragale et d'échinacée ; je suis prête à aller chez lui.

Je suis entrée chez Raphaël dix minutes à l'avance. M'entendant ouvrir la porte de son appartement –qu'il ne prendra visiblement jamais l'habitude de verrouiller–, il crie « Entre, entre ! J'ai presque fini. » Croyant qu'il m'invitait à aller le rejoindre dans sa chambre, j'ouvre la porte. Il sursaute, bafouille qu'il est en train de s'habiller. Je bafouille des excuses et referme la porte. Il était quand même en sous-vêtements. Du salon, j'entends les tiroirs et les portes d'armoire de sa chambre s'ouvrir et se fermer, se rouvrir et se refermer.

Même la complicité amicale d'avant la relation a disparu ? Comme pour trouver tous les mots qui se sont glissés entre nous depuis notre rupture, je parcours les étages de la bibliothèque de Raphaël. Je passe mon doigt sur le dos des reliures de cuir bleu foncé, de carton glacé blanc, de carton glacé beige. Qu'est-ce qui lui prend ? Nous nous étions quittés en bons termes. Nous avons décidé, d'un

commun accord, que nos personnalités et nos intérêts n'étaient pas assez facilement conciliables pour que nous vivions ensemble. Deux briques de papier texturé mat. Mais rien ne nous empêchait de rester bons amis. Un livre mince recouvert de carton lisse vert. D'un commun accord, vraiment ? Carton sépia. Sa réaction m'indique que l'invitation ne cachait pas autre chose. Carton glacé blanc, encore. Je ne m'attendais pas à ce qu'une digue si épaisse se soit érigée entre nous. Cuir rouge.

À côté d'un dictionnaire placé à l'envers dont l'épaisse tranche est barbouillée de taches de doigts sales, je retrouve les Œuvres complètes de Tchekhov, dont je ne peux lire les pièces sans être écoeurée par l'angoisse. Quel intérêt de se laisser vivre sans réagir, de laisser innocemment et indifféremment le destin débroussailler le chemin ? L'auteur russe, par ses personnages qui stagnent en Voinitzevka ou à vingt verstes de Zemstvo et qui croient que leur malchance les condamne au mal de vivre et à l'alcoolisme, semble vouloir nous préparer à la lassitude qui s'insinue un jour en nous et nous la faire accepter comme inévitable. Les trois tomes, coincés entre le dictionnaire et le panneau en mélamine de l'étagère, me rappellent ce qu'avait dit ma mère quand Raphaël et moi avions eu Les trois sœurs à lire à la polyvalente : « Quel grand écrivain ! C'est toute ma vie ! »

Je m'appuie contre la bibliothèque et me tourne vers la cloison qui sépare le salon de la chambre de Raphaël.

-Dis-moi, pourquoi tes grands-parents m'ont invitée si...

-Est-ce que tu peux me donner ma chemise à rayures grises qui est dans la salle de bain, chère ? Je fais plus tombeur là-dedans. Vite, on va être en retard !

Ça y est, ça recommence : il m'agace déjà. Il est toujours aussi négligeant et brouillon. Pourtant, rien ne me retient chez lui. Je pourrais partir et décider de ne pas aller à la réception. Je ne le fais pas.

Nous sortons, descendons les escaliers. Je ne comprends pas ma décision. Dans pareil cas, quand mes réactions face à ce qui m'entoure sont comme des lacets noués d'une manière si compliquée, en une boule si compacte qu'il est impossible de savoir sur quoi tirer pour défaire le tout, je blâme les hormones. Ça me calme. C'est une chance que j'aie été là pour rappeler à Raphaël de verrouiller la porte d'entrée.

Je me méfie des hormones. Je ne peux pas faire confiance à quelque chose qui me régit sans me demander mon avis. En vérité, je les hais, parce que la haine me permet de m'éloigner de ce que je ne contrôle pas, de ce dont j'ai peur.

Nous marchons en silence vers le métro, les mains dans les poches.

Tassés sur une banquette à deux places, nos avant-bras se touchent et le dos de ma main est appuyé contre son poignet. Je bouge la main, replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille et croise les bras. L'autobus numéro 92 qui se dirige vers Saint-Bruno nous dépose à dix minutes de marche de notre destination.

Je relève la manche de mon manteau et regarde ma montre : nous arrivons en retard, comme je l'avais prévu. Je n'ai pas le temps d'en faire la remarque à Raphaël que Denise, la grand-mère, nous accueille, pétillante et magnifique, et nous souhaite la bienvenue en nous donnant deux bisex chacun, en plus d'une immense accolade pour son petit-fils, « mon préféré », déclare-t-elle, avant de s'excuser de n'avoir pas enlevé son tablier. Il n'en faut pas davantage pour dissiper le malaise qui me tourmentait. Le reste de la famille se presse dans le vestibule pour nous saluer tour à tour. Mentalement, je trace l'arbre généalogique pour être certaine de ne pas oublier les noms durant la soirée : Denise et Albert, grands-parents paternels de Raphaël, qui ont

trois enfants, soient Angéline –deux bisés–, Laurent –deux bisés– et Pierre –deux bisés–, lui-même père de Raphaël et de Félix –deux bisés au second. Restent en retrait Luce et Renaud, enfants d’Angéline, donc cousins de Raphaël, plus âgés que lui, que je salue à distance lorsque je réussis finalement à me déchausser et à sortir du vestibule, c’est-à-dire lorsqu’on proclame qu’il est temps de passer à table. J’aperçois, lorsque Luce se redresse dans le fauteuil et se lève pour aller vers la salle à manger, son ventre bombé. Je n’ai pas l’œil, mais je dirais six, sept mois au moins.

Je profite avidement de la soirée, autant des conversations légères qui fusent de partout que de la cuisine de Denise. C’est probablement parce que ce ne sont pas mes grands-parents ou mes cousins et parce que je ne les connais pas autant que la soirée ne colle pas à l’idée que je me fais des « vraies » réceptions familiales, traversées par un malaise et un ennui qu’on tente de cacher sous le parfum des jours de fête. En les voyant, Denise surtout, mes défenses faiblissent. Je sens que cette réception est dangereusement agréable.

Je fais glisser mes yeux autour de la table, de visage en visage, et saute d’une discussion à l’autre. Cinéma, maux de dos... Luce caresse son ventre, tournée vers Laurent.

–Elle va pouvoir m’aider, c’est sûr, mais grand-maman et grand-papa ont encore plus de temps.

Je me penche vers Raphaël :

–Luce, elle n’est pas venue avec son copain ? Ou son...

Raphaël dépose sa fourchette, se racle la gorge et, après avoir jeté des regards furtifs autour de lui, me répond en chuchotant que c’est une grossesse accidentelle. Luce a annoncé à Jules, qui était avec elle depuis moins d’un an, qu’elle voulait garder l’enfant. Il a dit accepter cette décision avant de disparaître, abandonnant le poste qu’il occupait

dans les cuisines d'un centre pour personnes âgées. Elle n'a pas changé d'avis après.

Tout cela est si banal. C'est encore seulement une question d'hormones, de gens naïfs et de ce qu'on croit être l'amour. Je pensais que Luce avait une tête sur les épaules. Le réflexe le plus humain serait probablement de la plaindre ; elle m'inspire du mépris. Cette famille n'est pas si différente, finalement.

Ça ne m'arrivera pas. Je ne ferai pas partie de cette meute de femmes prêtes à tuer, à se faire inséminer, à adopter, à voler l'enfant d'une autre pour pouvoir vivre la joie d'être mère, de se promener avec un carrosse, de se pavaner avec des poupées vivantes, de suivre les plans de l'horloge sociale, de s'accomplir à travers leur progéniture à défaut de s'être accomplies elles-mêmes, de satisfaire leurs besoins de minuscules et mignons souliers et de jolis pyjamas roses, de pouvoir blâmer quelque chose d'autre qu'elles-mêmes ou le destin pour l'insatisfaction que leur procurera leur vie, de combler la demande incessante des hormones de la gravidité qui crient « tu as faim d'un enfant ! »

Laurent, qui se rend compte que je ne cesse de fixer le ventre de Luce, s'écrie :

–Et puis vous deux, c'est pour quand ?

Je me tourne vers Raphaël, qui ricane un peu avant de nettoyer avec application son assiette des restes de purée de pomme de terre et de légumes en faisant grincer le côté de sa fourchette contre la porcelaine. Renaud et Félix s'offrent pour desservir la table, puis on apporte le dessert et le café. Je garde les yeux sur le sucrier pour éviter de me faire happer malgré moi par un autre commentaire de ce genre. Raphaël a manifestement oublié de mentionner certaines choses à sa famille. Mastiquant mon gâteau aux poires Williams, je résiste à la tentation de relever la tête et de dire à Laurent : « Il n'y a plus de « nous deux » ! » Et puis qu'est-ce que ses grands-parents feraient si

Raphaël avait une relation sérieuse avec quelqu'un d'autre ? Ils nous inviteraient toutes les deux ?

Pour la première fois depuis que Laurent a lancé sa remarque, je croise le regard de Raphaël. Il se lève brusquement. Je le suis. Ma fourchette, que je laisse tomber, tinte avec fracas en cognant le carrelage. Arrivé dans le salon vide, il me tend mon manteau qui était déposé sur un fauteuil et me propose d'aller marcher.

Dès que la porte se referme derrière nous, je lui demande des explications. Il fait quelques pas sans répondre, puis tourne ses yeux sombres vers moi. Il est beau, même paniqué.

- C'est moi qui ai quelque chose à te demander.
- Non ! Dis-moi pourquoi tu m'as...
- Tu aimes ma famille, non ?

Je le dévisage et serre mes poings dans mes poches. Il continue.

- Pourquoi est-ce que ça ne pourrait pas marcher entre nous ?
- Mais voyons ! On avait pris notre décision ensemble.

Des volutes pâles sortent de ma bouche de plus en plus rapidement.

- Je n'avais pas les couilles de te le dire, mais ça ne faisait pas mon affaire. J'aurais voulu que...
- Arrête. C'est impossible.

Raphaël remonte son foulard sur lequel un rond humide s'est dessiné à l'endroit de la bouche par-dessus son nez. Il arrête de marcher et se tourne vers moi.

- Je l'ai toujours su, je te dis...

Face à moi, il avance ses deux mains comme pour m'agripper les poignets, tente de se rapprocher.

-C'est avec toi que je veux vivre, fonder...

Je me retourne, continue en direction opposée. Quelqu'un de négligeant comme lui pourrait vouloir des enfants ? J'accélère le pas. Exactement ce que je lui reprochais avant de rompre. Mes semelles crissent sur la neige durcie. Ce doit être une tare familiale. Je cours presque lorsque j'arrive devant la maison et m'assois sur les marches en ciment de l'entrée.

Félix, qui m'aperçoit par la fenêtre, entrouvre la porte et me demande pourquoi son frère n'est pas avec moi.

-Je veux partir d'ici.

Confus, il me dit qu'il se préparait à partir et me propose de me reconduire chez moi. « Ça serait un détour de cinq minutes, même pas. » Alors que je pensais devoir rester toute la nuit, le service de transport en commun étant terminé depuis quelques heures déjà, j'accueille la proposition de Félix comme une bénédiction.

Je ne prends pas la peine d'entrer et laisse Félix dire quelques derniers mots à tout le monde. Dans le vestibule, la scène des salutations du début de la soirée semble rouler à l'envers : au revoir aux cousins, oncles, tante, grands-parents. Lorsque la voiture sort de l'entrée asphaltée pour s'engager dans la rue, je vois Raphaël, derrière, qui se dirige vers la maison. Je croise les doigts pour que son frère ne l'aperçoive pas.

Comme pour me narguer, la lune gibbeuse exhibe cette nuit ses formes de femme enceinte. Le ciel est dégagé. Le temps se refroidit.

Le monoxyde de carbone qui s'infiltré dans l'habitacle du véhicule nous oblige à laisser les vitres légèrement abaissées. Je souffle sur mes doigts gourds. D'une main, Félix agrippe les deux miennes, gardant l'autre sur le volant. « Ça va te les réchauffer. » Ma peau semble être sur le point de fendre comme une tomate trop mûre. Une fois arrêtés devant l'immeuble où j'habite, je me tourne vers Félix pour le remercier. Il met sa main moite derrière mon cou et me tire vers lui. Mon poing a dû accrocher quelque chose –son nez, peut-être–, car il retire vivement son bras. Je sors de la voiture et cours sur le trottoir gelé tout en cherchant, à tâtons, mon trousseau de clés dans mon sac. Arrivée devant la porte, je l'entends démarrer. Il a laissé la portière ouverte du côté du passager.

Arrivée à l'intérieur, je suis décidée. J'ai d'abord cru que l'activité qui allait occuper le reste de ma nuit serait la ligature du tronc du plus gros de mes bonzaïs, mon if. J'aurais fait de cet arbuste toxique un Bankan ; il se serait incliné d'un côté, puis de l'autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que la torsade formée soit satisfaisante. Mais pour le moment, je me suis trouvé mieux à faire.

Dans le salon, je jette un coup d'œil vers mon pouliot : il est prêt. À côté de mes arbres élagués de façon abusive, il a la mine d'un baobab luxuriant. Dans mon cas, le rituel « tailler, laisser pousser » n'aura été que « tailler ». Je coupe la moitié de ses feuilles, en tapisse le fond d'une casserole, y verse le contenu fumant de la bouilloire, dépose le tout sur un rond déjà rouge, arrache le reste du plant, racine terreuse comprise, et le jette dans le bain vide. Je prends, entre le four à micro-ondes qui indique deux heures quarante-neuf et le mur de la

cuisine, mon guide sur les plantes et leurs fonctions médicinales. « Son utilisation est fermement à proscrire pour les femmes enceintes. » La ligature des troncs des bonzaïs est, tout comme celle des trompes de Fallope, une entreprise réversible. Il vaut mieux ne pas prendre de risque ; je sais que le désir pourrait revenir.

Après avoir trempé pendant plusieurs minutes dans la baignoire en sirotant ma décoction, je m'interroge sur la pertinence de me savonner dans cette eau boueuse. J'en sors et me sèche avec ma grande serviette de ratine blanche, puis grise, sans remarquer immédiatement le ruisseau vif et brillant qui se dessine sur la peau de mes cuisses. L'effet ne se sera pas fait attendre. Alors que j'aperçois les gouttes et leurs longues traînes dignes des plus belles mariées glisser le long de mes mollets pour finalement atteindre le sol, une crampe éclate dans mon ventre. Forcée de me plier en deux –uttanasana en yoga, troisième posture du Salut au soleil– je vois le débit du flot rouge augmenter d'intensité. Je m'assois le dos contre la baignoire qui gargouille en se vidant et j'apprécie la carte hydrographique qui s'établit sur le carrelage blanc de ma salle de bains et sur mes jambes presque aussi pâles. Elles forment deux chaînes de montagnes desquelles descendent des rigoles qui épaississent pour finir par se jeter dans une mer intérieure qui croît rapidement entre mes cuisses. C'est grandiose et merveilleux. Je n'avais pourtant rien à avorter. Non, rien à avorter, si ce n'est une possibilité, un dérapage.

La lumière du matin me tire de ma torpeur. La céramique est froide. Je me lève, admire la trace que j'ai laissée dans le sang désormais coagulé –la même que lorsque je jouais dans la neige à faire des anges, mais on aurait coupé le haut du corps– puis prends plaisir à gratter la croûte sur ma peau.

Une toile de cantaloup

Par Marjorie Poirier
cégep de Saint-Hyacinthe

Mauve, bleue, noire... Minuit. Seulement trois voitures en une heure, et pas une qui s'est arrêtée. Les pieds dans la neige, les mains dans les poches et la tête dans les nuages, je marche encore et toujours. Ah ! C'est fou comme les gens sont craintifs. Ce n'est pas parce que je fais du pouce que je suis une dangereuse prisonnière en fugue qui ne veut que tuer un conducteur pour ensuite voler sa voiture !

Rouge, l'auto. Elle s'arrête... non. Faux espoir. L'automobile tourne sur une autre rue.

La peur se retrouve partout. La peur constitue l'élément destructif le plus répandu. Il s'agit d'un sentiment qui nous pénètre jusque dans les os. J'ai peur de vivre, peur de mourir, peur du temps, peur de l'inconnu, peur du noir de la nuit. J'aime bien à penser que je suis invisible quand la peur s'empare de moi. Ce serait si simple. Reste que pour des millions de gens je suis invisible. Dire qu'en ce moment même quelqu'un dort, quelqu'un meurt, quelqu'un naît... et moi j'ai les cils gelés et le bout des oreilles qui va peut-être tomber.

Une banane dans mon sac. Manger un peu, pour activer mon système, ma machine comme disait Nelson.

Des machines, nous sommes tous des machines. Des machines maîtresses de leur existence jusqu'à une certaine limite cernée par un déterminisme intouchable. Nous ne sommes pas victimes de ce que nous sommes. Nous avons toujours le choix parce que nous sommes nos choix.

Lourd, le sac. Plutôt le contenu, car le sac en tant que tel n'est pas si accablant.

Des phares au loin. Enfin. Rayée bleue sur fond blanc, la voiture. Elle ralentit, s'arrête. Une femme sort de l'automobile. Je suis à quelques mètres d'elle.

-Vous allez où ?

-Peu importe.

-Je vais ouvrir le coffre, vous pouvez déposer votre bagage à l'intérieur. Faites attention aux caisses de bananes et de cantaloups.

-D'accord, merci.

Les cheveux roux, bouclés. Un manteau noir avec un col de caracul. Elle me fait penser à Anouk. Après avoir mis mon attirail dans la valise de la voiture, je prends place à l'avant, au côté de mon inconnue. Elle démarre l'engin. La dame rousse ne dit rien. On entend seulement une musique de fond : les Beatles chantent « Blackbird ». Il fait noir, et les bercements des imperfections de la route m'endorment. La dame rousse reste concentrée sur sa conduite et fredonne les paroles de la chanson. Puis, elle disparaît de mon esprit pour laisser place à Morphée et à un certain oiseau noir qui est enfin libre.

Le sommeil. État de bien-être. C'est le moment de rêver. Ou de vivre, si l'on se fie à Calderon.

Je ne dors pas longtemps. Trente minutes tout au plus. En ouvrant les yeux, je vois toujours le ciel noir et la dame rousse au volant de son bolide.

-Bien dormi ?

-Oh ! Oui. Merci.

-J'aime bien la nuit. Il me semble que c'est le seul moment où j'ai vraiment l'impression que mon corps est en parfait accord avec mon esprit.

-Oui, je suis d'accord.

La dame rousse rouille de colère. Elle freine radicalement et immobilise la voiture. Elle se retourne vers moi, me regarde droit dans les yeux et dit : « Tu lui diras que les cantaloups et les bananes sont en sécurité ici. »

Sur ce, elle roule à nouveau et éteint la radio. Elle parle probablement de Nelson. Tout le monde connaît Nelson. Mais moi, je ne réponds pas. Je l'observe et je remarque qu'elle porte un pantalon gris. C'est rare pour une femme de nos jours. Très rare. Elle doit être haut placée. Je n'ai jamais eu le droit d'en porter un moi. Soudainement, j'envie cette femme aux cheveux roux et bouclés qui a le droit à un pantalon gris.

-En passant, je m'appelle Louna, dit-elle.

-Et moi Cortez.

Louna... tu parles d'un prénom ! Et en plus, des pantalons gris ! Bon, du calme, elle est très honnête avec moi. Elle a accepté de me transporter.

-Je ne dors jamais la nuit. Je roule à travers le pays comme ça, pour me faire plaisir.

-Eh bien, Nelson m'a déposée sur cette route et il m'a quittée. Vous savez comment il est.

-Oh ! Oui, mais il reviendra, ne t'en fais pas.

Elle me tutoyait et je la vouvoyais. Pourtant, un certain confort m'habitait. Pour ce qui est de Nelson, je savais qu'elle le connaissait. C'est lui qui m'a appris à vivre de nuit comme ça. Faut dire que mon emploi aidait beaucoup : le planétarium de Montréal. Un faux ciel dans une vraie ville. Dans le vrai ciel, des millions de gaz qui entrent en contact les uns avec les autres. Des millions d'atomes, des millions d'espairs. Nous formons aussi un ciel à notre façon. Nous sommes des

millions d'atomes, entrant constamment en contact les uns avec les autres... et nous nous donnons espoir. Je regarde dehors et je vois ce vrai ciel qui ressemble à la représentation du mardi soir. Je me rappelle ce que me disait Nelson quand on campait dans la cour arrière de la maison.

-C'est beau moi je trouve les guirlandes dans le ciel la nuit.
Hein maman que c'est beau !

-Oui, mon amour.

-Tantôt, quand on marchait dans le bois, j'ai vu une toile d'araignée. Mais comme à chaque fois, l'araignée n'était pas dedans. Moi je pense que les araignées font leurs toiles la nuit, parce qu'elles ont peur du blanc. C'est vrai, moi j'ai peur du noir et elles du blanc du jour.

-Oui, tu dois avoir raison. Maintenant, prends des photos avec tes yeux. Garde la photo dans ta tête pour toujours.

Il avait bien raison. Les araignées, elles tissent leurs toiles dans la noirceur, en vitesse, et elles s'en vont en laissant leur petit cocon qui fait une tache dans la tête.

-Bon, moi je suis fatiguée. Je vois l'annonce d'un café là-bas. On va s'arrêter un peu.

Louna me fait sursauter. J'étais partie loin dans le ciel.

-Euh, oui d'accord.

Doucement, la dame rousse effectue un virage et se stationne dans la cour d'un restaurant portant le nom de « Resto ». C'est le type de cantine où on s'arrête en pleine nuit pour prendre un café à volonté pour un dollar.

Nous entrons dans le restaurant. Une femme d'environ quarante ans s'approche de nous. Elle est vêtue d'une robe jaune et

d'un tablier blanc. Sous un filet, on entrevoit des cheveux teints en brun foncé.

-Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Elle me regarde directement dans les yeux.

-On prendrait la banquette dans le coin.

L'éclairage des néons frappe les fenêtres avec fracas silencieux. Des napperons en papier, avec une écriture rouge sur le dessus. Louna me quitte pour aller à la salle de bain. La serveuse vient prendre la commande. Je décide de commander la même chose pour ma chauffeuse.

-Je vais prendre un œuf tourné, bacon, pain blanc avec café. Deux fois s'il vous plaît. C'est pour la dame qui m'accompagne.

-C'est noté.

Madame serveuse s'en va au comptoir argenté, contourne la chaudière contenant la serpillière qu'elle doit utiliser chaque jour. Elle connaît son chemin. Madame serveuse tape agressivement sur la sonnette pour, probablement, avvertir le cuisinier.

-Un œuf tourné, bacon, pain blanc ! Deux fois pour la demoiselle !

J'observe un peu les lieux. Un vieil homme est assis au comptoir et boit une bière. Moustachu, l'homme. Casquette bleue, lunettes fumées, en pleine nuit. C'est sûr qu'avec des néons comme ceux-là, le risque de coup de soleil est plus élevé qu'en été. Les yeux derrière les lunettes me regardent. Les gens ont l'impression d'être cachés parce qu'ils portent des verres fumés. C'est comme un chat qui croit être invisible lorsqu'il s'accroupit dans l'herbe. Dans les deux cas, les spécimens sont sournois. La dame rousse sort de la salle de bain, le monsieur ne me lâche pas des yeux. Louna s'installe à la table.

-Les toilettes sont épouvantablement sales. Je te conseille le boisé en arrière du restaurant...

-D'accord.

Le vieux monsieur termine sa bière et quitte la place en laissant son dû. Au même moment, un jeune homme entre, dépose ses gants de cuir noir à l'endroit où, il y a un instant, le vieillard se trouvait. Puis, il se dirige vers la salle de bain. Madame serveuse sort de la cuisine, prend l'argent sur le comptoir et voit les gants. J'imagine qu'elle déduit que ces protège-main appartiennent au vieillard, puisqu'elle ne perd pas une seconde et court vers la sortie en criant : « Monsieur ! Monsieur ! ». Le jeune homme, qui ne doit que s'être lavé les mains étant donné le peu de temps passé aux toilettes, voit madame serveuse partir avec son bien. En moins de deux, un vieillard, qui se croit poursuivi, court de peur de son inconnue ; une dame, qui essaie d'aider, court aussi, et un homme croyant être victime d'un vol file à toute allure. Dame rousse et moi éclatons de rire. La sonnette de la cuisine résonne. Je me lève et vais chercher les assiettes en remerciant le cuisinier.

-Dis maman, des œufs, c'est comme un bébé poule. Est-ce qu'on mange les bébés humains au pays des poules ?

-Je ne crois pas Nelson.

-Et le bacon, c'est le bébé de quel animal ?

-C'est un mélange de viandes. Ce n'est pas un bébé.

-Oh ! Tu me donnes tes bananes et tes cantaloups que tu as dans ton assiette ? Je veux faire un soleil.

-Oui, prends-les. Mais n'oublie pas de bien mettre tes verres fumés une fois le soleil terminé.

-Oui, oui.

Madame serveuse revient, à bout de souffle, les joues rosies. Monsieur jeune homme la suit de près, un grand sourire accroché aux lèvres. Si seulement on pouvait accrocher des sourires aux lèvres comme on accroche du linge sur une corde à linge, le monde serait moins croche. Madame serveuse semble s'excuser, monsieur jeune

homme paraît apprécier. Elle lui offre le café et tous les deux engagent une conversation. La clé de la sociabilité serait peut-être un mélange de nuit, de gants et de petit resto en faillite. Madame rousse me prend mes cantaloups et mes bananes et les gobe.

-Qu'est-ce que vous faites ? Vous en avez plein la voiture. Laissez-les moi ! Ils sont à moi ces fruits. Ils sont à moi vous comprenez ?

-Ce ne sont que des fruits.

-Ce sont des rayons de soleil qui me brûlent l'intérieur, et ça me fait du bien !

-Tu te sens en vie quand tu en manges ?

-Pourquoi cette question ? Je me sens en vie à chaque instant.

-Non. Je veux dire, tu as l'impression de vivre pour de vrai quand tu en manges ?

-C'est évident.

-Pourquoi ?

-Silence !

Cette dame rousse me fait rouiller des yeux à force de questionner. J'aime ces fruits, c'est tout. Est-ce si compliqué ? Ce qu'elle est folle ! Louna se lève, paie l'addition, à mon grand plaisir je dois l'avouer. Elle sort ses clés de son manteau et sort du semblant de restaurant. D'une serviette de table, je sèche mes pleurs. Monsieur jeune homme me fait un clin d'œil et madame serveuse m'envoie la main. Je ne réponds à aucun des deux signes de vie. Qu'ils vivent en paix, sans moi.

-Tu veux conduire Cortez ?

À quoi elle pense ? Moi, conduire ?

-Non, merci. J'ai conduit une fois dans ma vie et je ne m'en souviens pas. Vous ne voulez pas que je prenne le volant.

-Si tu le dis.

C'est bien l'hiver, parce qu'il y a toujours des amas de neiges au-dessus des roues. Je donne un coup de pied et les amas se retrouvent par terre. Cette expérience est pratiquement aussi amusante que d'écraser des grains de café avec ses pieds. Je dis pratiquement, parce que les grains de café... c'est inégalable ! Après avoir détruit les flocons collés de peur d'être seuls, je m'installe dans l'automobile. Dame rousse démarre la voiture et nous voilà en route.

Il est maintenant 4 h 14 du matin.

-Que faites-vous dans la vie Louna ?

-Je mange, dors, m'amuse. J'aime conduire et lire.

-Pardon, je voulais dire en tant que métier.

-Ah, oui. Je suis astronaute.

-Oh ! C'est bien. Moi je suis une « planétarienne » de Montréal.

En ce moment, dans le ciel, on voit la représentation spéciale d'un jeudi par mois.

-Intéressant.

J'abaisse ma fenêtre et le vent s'installe agressivement dans mes cheveux et vient griffer ma peau. Un vent froid comme de la glace invisible. Le vent diminue, puis plus rien. La voiture est immobile et la dame rousse est à l'extérieur. Des arbres, des roches à moitié ovales sortant du sol et tentant de cacher des morts avec du gazon. Il y a des allées de gravelle pour nous indiquer le chemin. Comme si on avait besoin de nous dire : Marchez ici. Moi, je piétine le gazon quand il y a des allées comme cela.

Non c'est faux. Juste cette nuit.

Je sors de ma nouvelle maison, j'apporte le tapis de la voiture, puis, je rejoins à pas lent Dame rousse assise sur une des pierres tombales. J'installe le tapis sur la neige et m'assois dessus en indien. Je ne sais pas pourquoi les Indiens ont développé cette façon de s'asseoir, mais c'est confortable. Louna semble observer le ciel avec l'avidité

d'une astronaute. Je la vois bien dans un costume orange et une bulle de verre sur la tête. C'est bien que, pour une fois, ce soient les humains qui jouent au poisson et qui se mettent un aquarium sur la tête pour survivre.

-Je me suis dit que c'était un bon endroit pour prendre l'air.
Es-tu d'accord Cortez ?

-Vous savez, de l'air j'en prends partout. D'ailleurs, j'ai quelques pots dans mon sac qui contiennent de l'air de différents endroits.

-Ah, vraiment ?

-Non, mais j'aimerais.

-En effet, ce serait bien.

Bien. « Bien. » Un court mot qui veut en dire long. « Je vais bien. » Ce qui signifie que je ne vais pas mal ; que je n'ai pas envie d'en parler si ça va mal ; que dans le fond, ça ne va pas du tout, mais que je suis bien dans mon mal.

Je vais chercher deux bouteilles d'eau que j'avais dans mon sac et en offre une à Louna. Nous les buvons tranquillement. Je remarque une araignée sur un tronc d'arbre. Je me précipite et vide le contenu de ma bouteille sur la bête afin qu'elle se noie, autant par l'eau que par mon bonheur. Sale bête ! Louna me regarde sans aucune expression sur le visage.

-Maman, pourquoi je peux pas tuer l'araignée qui est sur le mur. Elle est laide et ne sert à rien.

-Mon amour, je te l'ai déjà dit. Elle a son utilité cette araignée, seulement toi tu ne t'en rends pas compte parce que tu ne vis pas à ses côtés.

-Oh.

-Allez, viens.

Que j'ai pu en dire des sottises à Nelson. Ces araignées, elles sont laides et ne méritent pas de vivre.

-Que dirais-tu de bouger un peu question de ne pas avoir trop froid ?

-Oui, si vous le voulez. Qu'est-ce qu'on va faire ?

-J'ai apporté des pelles. Elles sont sous la banquette arrière de la voiture. On pourrait creuser.

-Et si on enterrait les cantaloups et les bananes ?

-Oui, pourquoi pas.

Je vais chercher les pelles à l'arrière de la voiture. Elles ne sont pas propres. Je les dépose sur le tapis, pour ne pas qu'elles aient froid. Je vais chercher les fruits... Ils sont devenus noirs et durs. J'aurais envie de les lancer dans le ciel pour qu'ils forment des étoiles, mais ils retomberaient pour se fracasser. Parce qu'on tombe toujours pour se fracasser.

-Je prends la plus courte. Je parle de la pelle. Oui celle-là.

Pendant trente minutes, nous creusons, la dame rousse et moi. Nous volons de la terre au sol pour lui donner une montagne. Est-ce voler quand on prend pour donner ? Robin des bois volait pour donner et c'était bien lui le gentil. Alors pourquoi pas ?

Nous nous arrêtons quelques instants, question de reprendre un rythme cardiaque normal. Un instant, je ne sais pas c'est combien long, mais nous en avons attendu quelques-uns. On n'y pense pas, mais creuser, c'est épuisant. On a envie de se coucher dans le trou après. Je ne sais pas pourquoi nous creusons le trou si grand, mais ça me fait du bien. Oui, du bien comme dans pas mal.

Après avoir perforé le ventre du sol, je lance les fruits à l'intérieur de la blessure. Deux des cinq cantaloups se fracassent. Dix des quinze bananes restent intactes et les cinq autres aussi. Mais les cinq dernières auraient dû s'ouvrir. C'est Louna qui les a lancées et elle ne lance pas très fort.

Je ne pourrais pas dire pourquoi, mais lancer les fruits au fond du trou, ça m'a enlevée du poids.

Nous rendons notre vol au sol, puis nous nous assoyons sur le tapis devenu froid et mouillé.

Je ris.

Puis de la lumière ne provenant pas de la lune apparaît. Une voiture se dirige près de celle de Louna. Elle s'immobilise. Un jeune homme d'environ vingt ans se dirige vers nous, d'un pas assuré. Une fois qu'il est près de nous, je reconnais monsieur jeune homme du resto en faillite. Il porte ses gants de cuir noir. Il s'arrête à environ deux mètres de nous. Je n'ai pas peur de mon inconnu. Louna non plus d'ailleurs. Je l'apprécie Louna.

Mon inconnu regarde Louna et elle lui fait un signe de tête. Monsieur jeune homme devenu un peu imposant s'approche de moi. Il me prend le bras, très gentiment, et semble vouloir m'amener avec lui.

-Merci Louna, encore.

-Tu sais que ça me fait plaisir. Elle a fait des progrès ce soir. Elle a mentionné la fois où elle avait pris le volant et c'est elle qui a proposé d'enterrer les fruits.

-C'est bien.

-Au revoir Cortez, à la semaine prochaine.

De quoi elle parle cette inconnue rousse ?

-Monsieur jeune homme, puis-je savoir où vous m'amener ainsi ?

-Les araignées ont fini de tisser leurs toiles maman. Viens c'est l'heure d'aller dormir : le soleil se lève.

L'aube et le crépuscule

Par Kim Roy-Grenier
Cégep de Drummondville

Ces lignes ont été écrites sous les étoiles, au Guatemala. Je ne saurais dire pourquoi, mais être loin de chez moi, aux côtés de personnes si formidables, a fait naître en moi une fougue inspiratrice incontrôlable qui ne demandait qu'à être canalisée en dénonçant d'illogiques injustices.

La nuit est une fabuleuse métaphore. Elle me permettra, tout au long de ce texte, d'exprimer ce sentiment de révolte intérieure qui m'envahit depuis maintenant deux ans déjà et qui s'est avivée depuis un peu plus d'une semaine. Ce sentiment continuera d'occuper, à divers degrés, mon corps et mon âme toute ma vie.

J'ai dix-huit ans et je séjourne pour une deuxième fois en terre guatémaltèque. Ma première venue remonte à deux ans, alors que j'étais en cinquième secondaire. Cela faisait un an et demi que je me préparais pour cet échange interculturel avec ce peuple d'Amérique centrale. Côtayer les gens de ce petit village maya pendant deux semaines a changé ma vie. L'année suivante, je suis parti en Afrique, au Sénégal, avec un groupe de mon cégep. Expérience différente, mais tout aussi enrichissante.

Je fréquente depuis un an et demi dix jeunes du secondaire qui sont présentement avec moi au Guatemala. Je suis un de leurs quatre guides. Une de mes bonnes amies, également accompagnatrice, est ici afin de partager cette tranche de vie avec moi. Le troisième guide, je le considère aussi comme le mien. D'une sagesse incommensurable, il m'aide grandement à cheminer. Mais maintenant, place à la révolte.

Une de mes premières révoltes, qui est pourtant bien secondaire, a été de constater à quel point nous avons décidé de cacher le ciel lorsqu'il fait nuit. Les millions d'étoiles qui étaient autrefois dans le ciel sont maintenant sur Terre et, je ne sais pas pour vous, mais personnellement, je les trouve drôlement plus laides de près. Ces millions de globes lumineux qui ont envahi nos villes nous empêchent d'admirer la beauté du ciel. Des terres guatémaltèques, l'univers est réellement parsemé d'étoiles inatteignables. À l'instant, je me remémore mes nuits au Sénégal où la Voie Lactée accompagnait les astres dans leur danse nocturne.

Là-bas et ici, mais surtout pas au Québec, les étoiles filantes ne se font pas rares. On ne finit plus de s'émerveiller devant ces lueurs d'espoir qui gardent le peuple en éveil. Ces traits lumineux me font penser à mon groupe, à moi. Parmi d'innombrables étoiles statiques, nous voyageons, nous prenons conscience, nous communiquons, nous agissons. Parmi ces masses qui parfois s'éteignent de vieillesse ou disparaissent, englouties par leur voisine, il y a nous. Fougueux, remplis d'espoir et surnommés utopistes, nous combattons l'injustice, omniprésente dans le temps et l'espace. Chacun d'entre nous est pourtant éphémère, mais nous savons tous que des étoiles filantes, il y en aura toujours. Je repense également à toutes ces nuits passées dans mon arrière-cour avec mes amis, devant un feu de camp, à essayer de voir des étoiles filantes. Je me rappelle nos exclamations lorsque nous réussissions à en apercevoir une. Que nous étions heureux ! Imaginez maintenant les femmes guatémaltèques lorsqu'elles aperçoivent quatorze étoiles filantes illuminer leur vie. C'est bien le plus beau cadeau qu'elles puissent recevoir pour le moment. C'est par la présence de ces lumières qu'elles réussissent à éclipser un instant la dure réalité qui les accable.

Il est temps d'en parler de cette réalité sous-entendue, celle que nous cachons tel le ciel étoilé. Malgré toutes ces lumières qui nous envahissent la nuit, nous n'arrivons toujours pas à voir clair. Alors que nous nous prélassons sous nos trois couches de couverture, couchés

dans des lits aux matelas toujours plus doux, certains dorment sur du bois, dans un endroit où les quatre murs ne sont pas toujours complétés. N'essayez surtout pas de me dire que le soleil règne en permanence ici. Il est 21 heures et il fait tout près de zéro degré Celsius. Certaines nuits, ce sont la tuque, le foulard et les mitaines, sinon, c'est la grippe. Mais qu'est-ce que cette vie ? Pour que vous puissiez mieux comprendre, voici un portrait réel d'une famille guatémaltèque :

- Mère ayant cinq enfants à sa charge
- Père absent, tué dans le génocide entre 1960 et 1996 ou alors immigré illégalement aux Etats-Unis ; autrement, il ne rapporte guère de quoi subvenir à tous les besoins
 - Principale source de nourriture : les tortillas à base de farine de maïs
 - Nombre d'enfants qui peuvent poursuivre leurs études au secondaire : trois
 - Nombre d'enfants qui peuvent poursuivre leurs études postsecondaires : zéro
 - Nombre d'enfants malades qui n'ont pas accès à des services de santé de qualité : cinq
 - Nombre d'enfants qui ne mangent pas à leur faim : cinq

En tant que futur parent, je me mets à leur place et je me questionne. Puis-je être heureux lorsque je sais que deux de mes enfants n'auront pas leur diplôme d'études secondaires ? Puis-je être heureux lorsque je sais qu'aucun de mes enfants n'aura son diplôme d'études postsecondaires ? Puis-je être heureux de ne pas pouvoir soigner mon enfant ? Puis-je être heureux de ne pas pouvoir nourrir mon enfant suffisamment ? Puis-je être heureux en sachant qu'ils vivront toute leur vie dans la nuit ?

Au Guatemala, le ciel vient tout juste de s'éclaircir. Le soleil pointe à l'horizon, mais ne semble jamais vouloir se lever. Après trente-six ans de guerre civile, la population maya tente de se remettre de

toutes les séquelles dont elle a été victime. Bien que quelques chanceux et quelques chanceuses remercient Dieu d'avoir sauvé leur famille tout entière, c'est pratiquement la totalité de cette ethnie qui a perdu des membres de sa famille. Les grandes laissées pour compte : les femmes. Rarement appuyées par le gouvernement actuel, elles subviennent seules aux besoins de leur famille, leur mari ayant été torturé et tué. C'est en leur hommage que les deux paragraphes qui suivent ont été rédigés.

Au Québec, nous allons souvent nous coucher pour oublier un événement triste ou stressant. Nous nous réveillons le lendemain et souvent, tout va beaucoup mieux. C'est une toute nouvelle journée qui s'offre à nous. Dans le pire des cas, quelques nuits seront nécessaires. La nuit est synonyme d'échappatoire. Nous n'avons même pas conscience que nous dormons ! Pour ces femmes, c'est on ne peut plus différent. Lorsqu'elles se réveillent le matin, ce n'est pas pour profiter d'une belle journée de congé. Elles doivent déjà se mettre à travailler. Trois cent soixante-cinq jours et un quart par année, elles œuvrent pour survivre.

Elles auraient bien aimé repousser l'heure du coucher afin de fêter l'anniversaire d'un de leurs voisins, mais elles n'en avaient pas la force. Demain matin, elles ne pouvaient pas se permettre de se lever à sept heures, deux heures plus tard que tous les autres matins. Les heures de sommeil dont elles disposent leur permettent à peine de récupérer toute l'énergie nécessaire pour affronter la journée qui s'en vient. Perdre deux heures de sommeil une nuit, c'est être accablée de fatigue pendant une semaine.

Petite anecdote :

Chaque année, il y a toujours des malades dans le groupe du projet solidarité. Pour le moment, nous sommes chanceux, il n'y en a que deux. Un de ces malchanceux a ressenti durant la nuit un malaise lui causant d'insoutenables douleurs au ventre. Après avoir vomi, il s'est

dirigé, non sans avoir laissé un petit mot à sa compagne de chambre, vers l'habitation des deux accompagnateurs adultes. Dans les ténèbres, avec un seul petit faisceau lumineux, il a bravé un danger dont il n'avait même pas conscience.

Ce n'est qu'après cette petite aventure que nous avons pleinement réalisé le rôle des multiples chiens errants sur le territoire de Patzaj. Alors que nous croyions qu'ils étaient là parce que leurs naissances n'étaient pas contrôlées, il nous a été dit qu'ils étaient de très bons gardes la nuit. Bien entendu, nous les avons entendus japper et hurler la nuit maintes et maintes fois, mais nous supposions qu'ils se bagarraient entre eux, s'arrachant le peu de nourriture qu'ils réussissaient à trouver. De plus, ayant reçu l'interdiction de nous promener seuls la nuit, nous n'avions jamais eu la malchance d'être considérés comme des inconnus. Par conséquent, les chiens ne s'étaient jamais préoccupés de notre présence dans les maisons guatémaltèques. Puis, un soir, responsables d'accompagnateurs obligeant, mon amie et moi revenions d'une maison où deux de nos jeunes étaient logées. Nous avons alors croisé un jeune homme qui ne se gênait pas pour envoyer des cailloux aux quelques chiens qui s'étaient regroupés autour de lui. Lorsque ce fut à notre tour de croiser ces bêtes, nous avons également été la cible de tous ces jappements et grognements destinés à nous effrayer. Le lendemain soir, alors que nous visitions « le » malade avec notre « maman », cette dernière s'est munie d'un bâton, nous expliquant que le chien de cette famille était très féroce la nuit. Elle était même grandement surprise que notre ami ne se soit pas fait mordre par un chien sur sa route.

Ces tranches de voyage ne sont écrites que pour vous faire réaliser à quel point la nuit est synonyme de danger. Ces femmes doivent se protéger dans leur propre petit village de cent vingt-cinq

familles. Elles disposent d'à peine quatre ou cinq lampadaires pour éclairer la route principale et de quelques autres pour éclairer une route secondaire. Lorsque nous nous déplaçons à la capitale, Guatemala ciudad, la même règle s'applique : éviter de sortir lorsque le soleil est couché. Comment accepter de vivre emprisonné dans sa propre ville, dans son propre pays ?

J'entends déjà des répliques qui s'abattent sur moi. « T'es pas une fille, ça paraît ! ». « On sait bien, à Drummondville, il n'y a pas de gang de rue ! ». « C'est pas parce que tu n'es pas conscient du danger qu'il n'y en a pas ! ». Peut-être, mais au moins, lorsque je sors de chez nous, je ne vois pas un homme avec une mitrailleuse dans les mains en toute légalité.

La nuit, c'est l'insécurité. Nous sommes des êtres diurnes. Nous ne sommes pas conçus pour vivre la nuit. Notre vision n'est pas adaptée à cette noirceur. Qu'avons-nous fait pour remédier à ce problème ? Nous avons éclairé la nuit. Nous avons éclipsé l'insécurité. Nous avons éclipsé la réalité. Tout est relié.

Lorsque j'ai posé mes pieds hors de l'avion à l'aéroport il y a une semaine, c'est sur le territoire guatémaltèque que j'ai juridiquement pénétré, mais c'est en réalité dans la nuit que j'entraîs, et ce, même s'il était seulement dix-sept heures. Pendant deux semaines, j'allais vivre la nuit. J'allais découvrir l'envers du jour, ce que nous ne pouvons pas voir au Québec, ce qui nous est volontairement caché. Je n'en étais pourtant nullement attristé. J'avais choisi de revoir la nuit, de revivre cette nuit, car, comme dans les nuits québécoises, il y a toujours de petites merveilles qui s'y cachent.

C'est pour les découvrir, ou plutôt les redécouvrir, que je suis ici présentement. Ce petit village où je suis est mon aurore boréale à moi.

Chaque personne est ma petite luciole. Chaque chant que j'entends est un orchestre réunissant les animaux nocturnes. Chaque regard est une chouette qui m'observe. Chaque sourire est un rayon lunaire qui éclaire ma vie. Je profite pleinement de chaque instant passé ici, car je sais que pour moi, cette nuit est éphémère. Ces beautés, je ne les reverrai peut-être plus et je ne désire en aucun cas les oublier lorsque je reviendrai dans le jour. Je ne veux pas être aveuglé au point de tout oublier.

Bien entendu, lorsque je serai de retour au jour, j'entendrai parler de la nuit. Il y a toujours quelques nuages qui voyagent ici et là, emmenant des parcelles de la nuit, mais ils ne font que passer. Ces nuages, ce ne sont que des scandales. Ils versent sur nous une pluie de pitié insoutenable qui nous force à agir. Nous nous empressons alors d'aller éclairer la nuit avec de l'argent alors que ce n'est pas ce dont ils ont besoin. Bien vite, la noirceur de la nuit les enveloppe de nouveau.

Lorsque je repense à cette dualité entre la nuit et le jour, je réalise que c'est un cycle. Après la nuit vient le jour et après le jour vient la nuit. Je me dis alors que, logiquement, la nuit finira bien par nous envahir. Je me projette alors à cette époque et un seul mot me vient à l'esprit : chaos.

Notre société n'acceptera jamais de revoir partir le soleil, de revoir partir l'argent, présumée source de bonnes conditions de vie. Notre système diurne met l'accent sur le soleil. Peut-être faisons-nous une erreur. Mais ici commence un autre débat dans lequel nous n'entrerons pas.

La faim arrivera avec la noirceur et il y aura alors un tollé de protestations. Nous nous demanderons comment nous avons pu en arriver là. Nous chercherons quelqu'un à blâmer, ne pensant surtout

pas à nous-mêmes. Nous allons nous mettre à crier à l'aide étant certains que nos voisins nous aideront. Malheureusement, les voisins seront aussi dans la nuit. Nous nous dirons donc que l'autre partie du monde nous entendra, qu'ils ne peuvent tout simplement pas nous laisser dans cet état. À ce moment, je leur demanderai : « Espérez-vous vraiment qu'ils vont vous répondre alors qu'il n'y a pas si longtemps, leurs appels à l'aide sont allés se perdre dans notre bureaucratie ? » Et nous connaissons alors vraiment ce qu'est la nuit.

En fait, je ne crois pas que cela se passera ainsi. La nuit, nous la connaissons, mais seulement un bref moment. Je connais ces gens du Guatemala, du Sénégal. Ils me parlent des gens du Venezuela, de la Côte-d'Ivoire, du Pérou, de la Zambie, de l'Argentine, de l'Algérie. Malgré tous les sévices que nous leur avons fait subir, leur bonté de cœur l'emportera. Au Sénégal, à la *Maison des esclaves*, le conservateur du musée a dit haut et fort aux dizaines de personnes blanches qui y étaient : « Nous vous pardonnons, mais nous n'oublierons jamais. » Ils nous pardonneront, mais n'oublieront jamais.

Je me demande alors si nous acquerrons une telle sagesse. Combien de fois faudra-t-il que l'histoire se répète, tel un cycle, avant que nous comprenions, avant que nous changions ?

Après ces réflexions, je me demande toutefois si le cycle continuera comme l'ordonnent les règles de la nature. Nous n'arrêtons pas de contourner ces règles. Nous avons caché le ciel. Qu'est-ce qui nous empêche maintenant d'arrêter la Terre de tourner ?

Je ne désire toutefois pas marquer d'objectivité. Je suis pleinement conscient que la nuit se retrouve parfois dans le jour. Quelques années, c'est ce que nous vivons tous. Puis le soleil est éclipsé par la lune. Nous sombrons alors dans la nuit. Je suis pleinement conscient que même au Québec, il y a de nombreuses personnes dans

la misère. Ces personnes semblent parfois poursuivies par les éclipses. Nous déployons de l'aide pour ces personnes. Certaines s'en sortent, d'autres sont toujours des proies.

Pourquoi ne donnons-nous pas notre aide à ces personnes qui ne sont pas si loin de nous ?

Je me demande finalement quelles solutions s'offrent à nous. Nous ne pouvons pas vivre tout le monde le jour, nous perdriions à tout jamais les beautés de la nuit. Nous ne pouvons pas non plus vivre tout le monde la nuit, trop de difficultés s'abattraient sur nous. Curieusement, la solution miracle n'est pas cachée quelque part, introuvable. Elle affleure à mon esprit. Elle est présente dans l'esprit de milliers de militants à travers le monde.

Imaginez-vous devant un lever de soleil. Imaginez-vous devant un coucher de soleil. Imaginez ce lever de soleil. Imaginez ce coucher de soleil. N'est-ce pas une des choses les plus merveilleuses que vous ayez jamais vues ? Le ciel devient soudainement rouge. Vous y percevez du jaune, du rose, de l'orangé. Le tout est entouré de teintes bleutées. Vous voudriez rester éternellement devant ce spectacle magnifique de la nature. Lorsque le soleil est enfin levé, vous attendez patiemment qu'il se couche pour vous ébahir devant ce prochain miracle. Eh bien je vous dis maintenant : « Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas faire en sorte que chaque jour de notre vie soit un lever de soleil et un coucher de soleil ?

Pourquoi ne pas s'extasier tous ensemble, unis, devant cette perle de la nature ? Pourquoi ? »

Adieu le jour. Adieu la nuit. Bienvenue l'équilibre dans toute sa magnificence.



Je suis de retour au jour. Depuis moins d'une semaine, je suis éclairé par toute cette réalité qui ne cesse de fonctionner à un régime effréné. Tranquillement, je me sens refaçonné par cette société. Je sais bien que je ne me laisserai jamais remouler entièrement, mais je dois m'adapter. Je ne peux continuer de vivre comme je le voudrais, comme je l'ai fait ces deux dernières semaines. Pour ne pas trop me fracasser contre cette brusque réalité, je m'affaire à peaufiner ce qui est écrit un peu plus haut. Je me lis et je me relis. Chaque fois, je revis tous mes voyages. Chaque fois, je revis cette frustration. Chaque fois, je revis toutes ces joies. Chaque fois, je hurle mon désarroi, car il n'y a que moi qui ai lu ce texte. L'étoile filante que je suis a déjà quitté le Guatemala, mais son voyage ne se termine pas là. Derrière moi, d'autres étoiles filantes s'apprêtent à emprunter le même chemin que moi. Je ne les laisserai pas seules. Je sais très bien qu'il n'y en a pas une qui finira où je suis, mais toutes chemineront. J'espère bien qu'en lisant ce texte, plusieurs étoiles statiques se mettront à bouger, à filer vers quelque chose de nouveau. Je me dis que mes traînées poussiéreuses éclaireront peut-être le chemin d'étoiles perdues et j'espère que celles des autres me permettront de ne jamais perdre le mien. Par ce texte, je continue ce voyage. Je chemine tranquillement vers un lever de soleil éternel. Je me donne l'énergie nécessaire pour m'assurer que mon étoile ne s'éteigne jamais. Je me ravitaille pour ne jamais sombrer totalement dans la nuit, pour que plus personne ne connaisse que la nuit.

La liberté cette nuit

Par Janie Tremblay
Cégep de Sainte-Foy

Cette terre inhospitalière n'a jamais désiré qu'on y pose pied. Elle est désertique, aride, inhabitable. Voilà pourquoi je m'exile ailleurs. Je veux vivre dans leur monde. Je sais déjà que j'anéantirai probablement la partie la plus authentique de mon être, mais j'en prends le risque. Impossible de me raisonner. Je ne peux exister dans l'acceptation de ce présent. À la suite de notre rencontre avec leur monde moderne, notre interprétation de l'univers s'est révélée fausse. Notre mode de vie peu

à peu disparaît, le commerce des Blancs transforme nos moyens de survie ancestraux en attractions touristiques. L'Amérique, ce continent dont l'ascension débuta par l'extermination des races indigènes, rend impossible la survie d'un peuple nomade aux valeurs archaïques. Maintenant devenue puissance mondiale en matière de technologie, la race dominante peut-elle permettre à notre nation d'évoluer ici si nous continuons à vivre de la pêche et de la chasse ?

Journal

Cet article de la revue *Uvagut Inuit* se trouvait là, sur la table de la salle à manger. Ayant pitié de sa mine déconfite, je choisis de lui offrir un peu d'attention. C'est lui qui est la cause de mon départ. Cette critique du mode de vie traditionnel inuit par un jeune du village aurait dû me pousser à mépriser les Blancs pour être venus sur notre territoire,

en dépit de ce que croyait cet abruti qui pensait posséder la vérité entre ses mains. Simplement parce qu'il était né dans une société moderne et civilisée, il la jugeait meilleure que celle d'autrefois.

Cet article m'a incité à partir vivre avec eux. La lecture de ces quelques mots a fait revivre en moi une lutte issue d'un passé tumultueux que j'avais tenté d'enterrer pendant ces dernières années.

Comme tous les autres jeunes de ma génération, je rejetais les traditions et j'étais attiré par la nouveauté, le monde Blanc, cet univers qui nous promettait la clé qui ouvrirait la porte sur la matérialité et la richesse. Ces symboles étaient synonymes d'avenir, alors que le mode de vie nomade était à nos yeux chose du passé. Durant mon enfance, je refusais de participer aux activités avec les aînés. Je trouvais leurs jeux primitifs stupides, vides de sens et arriérés. Jamais je n'ai accepté de naître dans ce village et les autres le savaient, ils ont toujours su que quelque chose clochait en moi. Je souhaitais désespérément vivre dans la modernité, dans la technologie de la ville.

Bien entendu, j'ai compris assez vite que cet univers ne m'était pas destiné. À Salluit, dans le nord du Québec, les seules portes de communication que nous possédons avec le reste du monde sont la télévision et les hydravions, transportant avec eux des vivres toutes les semaines, en ramenant parfois quelques « pure laine » prêts à venir se glacer le sang durant quelques mois pour un salaire élevé.

Nous, Inuits, n'avons jamais eu la possibilité de partir. Nés ici, nous vivons ici et y mourrons. Pas d'offres d'emploi dans le sud, pas la chance de quitter ce lieu perdu. Nous avions auparavant le désir de nous évader, mais plus nous vieillissons, plus l'envie de fuir s'éteint, puis nous nous retrouvons devant un constat : la seule option est de rester ici.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la dernière fois que l'idée de quitter cet endroit avait jailli en moi. Mais, trop tard, j'ai lu cet article et ses mots résonnent déjà à l'intérieur de mon crâne. Ce genre

de phrases à la puissance assourdissante rendent toute autre pensée inapte à les déloger. Même si j'avais oublié les faits, rien n'avait changé depuis ma venue au monde :

Je n'ai jamais accepté de naître dans ce village. J'ai toujours voulu partir d'ici.

Tel un lance-missiles qui envoie ses munitions à des kilomètres à la ronde, l'idée de l'exil est expulsée de ma boîte cervicale pour rejoindre chacune des cellules de mon être dans un signal d'alarme strident. Le processus s'enclenche dans mon esprit et mon corps. Je sens les muscles de mes membres qui veulent s'agiter. Rester immobile, sur place, devient soudainement insupportable. Je dois entreprendre le voyage auquel j'ai toujours été destiné. Il faut que je quitte ce village, cette situation, ce corps.

Je souhaite désormais exterminer les dernières parties de moi encore attachées aux fruits de cette terre. Je veux perdre mon identité pour me libérer de cette étiquette de sauvage inscrite de manière indélébile dans mon ADN. Je ne veux pas rester dans l'ombre du nord, comme tous les autres. Ni me battre incessamment pour la survie d'un peuple coincé dans un étau, entre le progrès scientifique et les traditions du passé. Je souhaite vivre dans leur modernité, dans leur facilité. Je veux devenir Blanc comme neige.

Cette fois-ci, moi, Nalaak, j'entreprends le plus périlleux pèlerinage de ma courte vie. Je dis adieu à toute entité connue pour me diriger vers le sud. Le risque de me tromper sans pouvoir faire marche arrière est énorme, mais la durée éphémère du bonheur m'autorise à croire que je dois partir à sa poursuite. Cette nuit, c'est la liberté.

Je pars avec le strict minimum. Mon arsenal se compose d'un couteau long pour couper la glace, d'un vilebrequin ainsi que du nécessaire pour réchauffer de l'eau. Orok me suit. Malgré mon rejet de toute appartenance inuit en moi, la présence de mon chien à mes côtés

est vitale. Il me guidera à travers ce périple, tel un phare dans la nuit. Ensemble, Orok et moi partirons demain.

J'ai choisi le moment le plus propice pour l'exil. La nature sommeille doucement et le soleil, de moins en moins brillant, ne pointe plus son nez que quelques heures chaque après-midi. Dans les jours à venir, ces heures deviendront minutes, puis plus rien du tout. Ce sera bientôt le début de la nuit polaire. La longue noirceur.

120 jours de nuit arctique dans le désert de glace, où la luminosité devient inexistante. 2880 heures. 145 800 minutes. Durant cette période, la nourriture se raréfie, nous laissant dans une famine presque quotidienne. Le seul moyen de s'en sortir indemne est de s'isoler. Ceux qui connaissent le climat savent que la tentative de s'y adapter n'est pas envisageable.

Journal

Nuit 1

Pourquoi choisirais-je de me défaire de mes origines ? On m'y oblige. L'Histoire m'y oblige. Depuis les premières conquêtes européennes, les missionnaires ont débarqué dans les villages inuits et ont arraché les enfants à leurs familles pour les emmener dans des pensionnats catholiques. Ceux qui revenaient n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Je ne veux pas que mes enfants vivent la même chose. C'est pourquoi je désire qu'ils naissent dans une nouvelle société afin qu'ils ne subissent jamais le déchirement entre le passé et le présent, pour qu'ils puissent se sentir chez eux dans leur pays.

J'envie le peuple blanc. Sa force inébranlable capable de conquérir n'importe quel territoire, peu importe sa situation géographique. Il m'impressionne énormément. Nous, Inuits, avons toujours vécu en fonction du climat, sans connaître d'autres réalités.

L'homme blanc, vif d'esprit, bâtit son environnement, érige des routes pour faciliter ses déplacements. Il se simplifie l'existence au point de n'avoir plus à faire aucun effort pour exister... Je serai Nalaak blanc comme neige.

Les souvenirs de mon vécu m'empêcheront à jamais de faire le deuil de mon passé. Malgré tout, je désire extirper l'existence de ce peuple archaïque de ma mémoire, oublier ces traditions érigées sur des bases vacillantes. Je m'exile. Direction : le sud. Peu importe où j'atterrirai, l'essentiel est d'être ailleurs qu'ici. Ailleurs.

Journal

Nuit 5

Le vent dépose ici et là quelques flocons de neige qui deviendront bientôt maîtres des plaines nordiques. Sans même avertir qui que ce soit, les cours d'eau se sont assoupis pour devenir des tapis de glace paralysés par le froid. La nature se prépare pour l'arrivée de la noirceur.

Nuit 6

Première journée de la longue noirceur

Je ne sors pas, je m'isole à l'intérieur de mon refuge de neige, dans l'attente de mon adversaire. L'astre solaire s'éteint peu à peu. Chaque seconde devient interminable. Je tente de savourer les quelques minutes de clarté qu'il reste avant la tombée de l'obscurité totale. La saveur en est amère lorsqu'on sait qu'on n'y goûtera plus avant longtemps. J'aperçois pour la dernière fois le ciel immaculé. Désormais, il fera nuit en permanence.

À cet instant précis, le sablier du temps s'écoule de plus en plus lentement. Le soleil est en phase terminale, emportant avec lui

mes dernières parcelles d'humanité. Maintenant, sans la flamme ardente du Soleil, je suis seul et je doute. Au risque d'être pessimiste, la survie humaine dans l'absolue solitude s'avère-t-elle possible quand l'astre lumineux disparaît ? L'unique présence d'un husky rendra-t-elle supportable la traversée de cet horizon hostile ? Je sombre dans un sommeil turbulent, rempli de questionnements.

Nuit 11

C'est hier que j'ai entamé la traversée du désert de glace. Pour ne pas m'éxténuer inutilement, je me suis construit un igloo et j'ai choisi de passer quelques jours ici avant d'entreprendre définitivement ma migration. Dans le cas où je changerais d'idée, j'aurais encore la possibilité de faire marche arrière.

Ce sont les premières bourrasques glacées qui m'ont raflé la peau du visage au réveil, en pénétrant par l'entrée de mon igloo. 600 kilomètres me séparent de Sept-Îles. Rendu là-bas, je prendrai l'avion en direction de ma destination ultime, que j'ignore à ce jour. Je laisse le destin décider. En conservant quotidiennement un rythme régulier, j'arriverai à m'y rendre en 30 jours. Ou plutôt 30 nuits.

Nuit 14

Je me lève très tôt pour aller trouver de quoi me nourrir pour la journée. Orok et moi nous contentons aujourd'hui de manger le rare poisson que j'arrive à pêcher à travers la couche de glace qui recouvre les cours d'eau. C'est maintenant que je prends conscience que le surnom « Eskimos », mangeurs de poisson cru, ne signifie pas pour autant que cette pratique soit plaisante. Je voudrais bien avaler tout rond cette texture glacée sans la mâcher pour éviter son goût désagréable qui se répand à l'intérieur de ma bouche, mais le corps du poisson, composé de chair caoutchouteuse, d'arêtes et de nerfs, oblige une mastication de plusieurs minutes afin d'être avalable. Pour remédier à cet inconvénient, il suffit d'une simple et rapide incision, à la hauteur du ventre du

poisson, dans le but de l'ouvrir en deux, là où la chair est plus tendre. Même si cette tactique ne diminue pas la désagréable impression de mastiquer une paire de bottes de pluie, cela rend la tâche plus facile. Le seul côté positif de l'entreprise, c'est cette économie d'allumettes qui me permettra de rester au chaud plus longtemps cette nuit.

Nuit 15

Pour me distraire, je me raconte des légendes à voix haute, comme l'ont fait pour moi les vieux du village. Pendant que j'observe Orok qui joue avec les restes d'un lièvre, un détail fascinant des récits de la tradition orale revient à mon esprit. L'union entre les hommes et la terre. À la période d'où les légendes sont issues, il n'y avait aucune distinction entre les Inuits et les animaux qu'ils chassaient. L'absence de végétation a fait reposer notre alimentation sur la consommation de viande cuite ou crue. Nos vêtements faits de peaux de bêtes et notre apparence parfois repoussante pour les autres peuples nous ont rendus presque plus sauvages que les animaux eux-mêmes. L'homme moderne a oublié sa véritable nature, celle qui le mettait sur un pied d'égalité avec les fruits de la Terre et les créatures peuplant cette planète. C'est Orok qui me permet de survivre aujourd'hui, ce n'est que présentement que j'en prends conscience.

Nuit 16

Ce soir, le ciel sombre s'est paré de ses plus beaux habits. Il a troqué sa dentelle de flocons pour arborer fièrement une nuisette à la teinte phosphorescente qui danse au rythme sifflé par le vent. Ces particules proviennent de l'astre du jour et me confirment que son retour est pour bientôt. L'aurore boréale me dit de continuer ma route. Je marcherai encore deux heures avant de m'arrêter pour « la nuit ».

Nuit 21

Maudite soit ma maladresse, je regrette de ne pas avoir passé plus de temps à m'exercer à chasser. En voulant agrandir le trou dans la

glace où le phoque vient respirer, j'ai échappé mon couteau long dans l'eau glacée. Mes réflexes n'ont pas suffi pour rattraper cet objet essentiel à ma survie. Il faut se convaincre que tout va bien, que tout continuera d'aller pour le mieux, c'est la seule manière de s'en sortir.

Nuit 23

Même si je sais que je me rapproche de mon but, j'ai la désagréable sensation que j'emprunte la mauvaise route. Mais comment savoir ? L'absence de lumière élimine tout point de repère, je ne peux que suivre mon instinct. Je marche désormais au ralenti à cause des engelures qui ont atteint mes pieds. Je ne veux même pas enlever mes bottes pour voir de quoi mes pieds ont l'air, cela risquerait d'empirer la situation. La neige humide, devenue une sorte de boue glacée, n'améliore pas la situation. Mon corps me semble plus faible que mon esprit. Je crois en ma démarche, mais mes jambes arriveront-elles à la mener à terme ? Je suis plus misérable que jamais.

Nuit 31 — Surprise à mon réveil. Orok ne bouge plus.

Lui, étendu sur le sol glacé.

Moi, spectateur effaré.

Je suis la colère qui anéantit tout sur son passage.

Hurle et gronde aussi fort que l'orage,

Je suis la rage et la tristesse,

Je suis ce qu'il y a de plus laid en nous.

Je suis l'égoïsme, l'avarice, la cupidité,

Je suis celui qui l'a laissé partir seul, sans l'accompagner...

Orok n'est plus.

Nuit 35

Aujourd'hui s'amorce ma descente aux enfers, par une longue pente raide que je dévale à toute allure vers le fond d'un trou noir. L'Enfer n'est pas rouge et brûlant. Il est noir, froid, vide. Depuis que

le ciel s'est éteint, tout se ressemble. J'ai perdu toute notion du temps. Mon corps, vieille mue usée, se métamorphose en une carcasse vide. Mon sang cherche à s'évader hors de mes veines. Je veux fuir comme le reste de mon corps, je ne veux pas avoir à affronter cette réalité. Mes pensées se cristallisent pour devenir de lointains souvenirs. Je suis la froideur.

Nuit 38

J'observe les étoiles au firmament. Elles sont mes derniers points de repère étant donné qu'on peut les apercevoir davantage la nuit. Voilà la seule raison qui me pousse à continuer. Observer les étoiles. L'une d'entre elles, plus apparente que les autres, me lance un appel. Son halo de brillance me supplie de l'admirer un peu. C'est l'étoile polaire. Une foudroyante idée prend vie dans mon esprit. Cette réalité indéniable. Je suis en vie. Je vais survivre à la nuit. Je dois y survivre. Je dois revoir cette étoile.

Elle m'accompagnera, sera mon guide à travers ce périple. Je dois oublier l'instant présent. Ne plus me soucier d'aujourd'hui ou d'hier, mais uniquement des jours à venir. Savoir que chaque minute qui passe est une bataille gagnée. Chaque combat emporté me rapproche du but : la chaleur, la lumière, une vie nouvelle.

Nuit 42

Marcher, marcher, courir, courir au dehors pour arriver quelque part, cela sans jamais savoir s'il y a de la clarté au bout de cette sinistre plaine. Mais n'est-ce pas cela la vie ? Courir, toujours courir pour rattraper le temps qui a filé, ralentir pendant que, lui, jamais il ne va s'arrêter. Qui suis-je ? Je ne sais pas, l'ai-je déjà su ? Je ne sais plus. C'est un vide étrange. Je suis probablement le soleil en pleine léthargie qui ne prend même plus la peine de se lever. C'est trop lugubre à l'extérieur. Trop sombre dans ce nocturne univers. Tout y est fade, monotone. Cela fait beaucoup trop longtemps que je suis parti, je devrais être arrivé

depuis longtemps. Et moi je cours toujours pour rattraper la raison, je cours pour rattraper le passé qui s'effrite. Mais le passé est déjà en poussière, déjà bien loin, il n'en reste plus que des miettes de rien.

Nuit 47

Sans le flair d'Orok et mon couteau long, je dois me nourrir de ce que je trouve sur mon passage. En creusant un peu dans la neige, j'arrive à dénicher quelques racines et des herbes qui survivent malgré l'hiver. Cela occasionne par contre de légères engelures à mes mains, mais elles demeurent supportables. Cette nuit est la pire de toutes. J'avais apporté des allumettes pour me chauffer pendant un mois, en considérant que j'en utiliserais deux par jour.

Il ne m'en reste plus une seule. La perte de ce précieux objet qui me permettait à la fois de me chauffer et de me nourrir fait que je ne peux à présent plus compter que sur mes facultés mentales pour me garder en vie. Pour empirer la situation, ces facultés semblent diminuer depuis que je ne me nourris presque plus. J'ai faim, j'ai froid, je veux arriver au plus vite, avant de trépasser.

Nuit 52

Je suis redevenu un Sallumiut, comme on appelle les habitants de Salluit, ce qui signifie en inuktitut « les maigres ». Le nom donné à notre village fait référence à une légende selon laquelle, il y a très longtemps, on aurait dit à des Inuits qu'ils trouveraient dans la région une faune abondante. En voyageant pour arriver sur les lieux, ils n'avaient presque rien trouvé à manger et auraient souffert de famine. Ce n'est qu'une fois rendus sur place qu'ils découvrirent une abondance d'animaux et de plantes arctiques. Je traverse sans doute cette même route, car cela fait maintenant deux jours que je n'ai rien déniché à manger. Je sens mon corps amaigri, affaibli, seule la neige que je fais fondre pour boire me permet de continuer à marcher.

Nuit 56

Je me sens entrer dans une sorte de transe causée par la malnutrition et l'absence de lumière. La rigueur polaire n'atteint pas seulement la chair et les os, mais aussi le cœur et l'esprit. Une force surnaturelle m'enveloppe et me transperce. Elle s'infiltré habilement telle une fine couche de glace puis s'épaissit, isolant hermétique qui rend mon corps insensible. Ce spectre invisible a marqué son territoire en moi.

Mon corps, privé des éléments vitaux nécessaires à sa survie, déclenche un système d'autodéfense contre le fléau hivernal. Il « gèle » chacun des muscles de mon corps pour que je ne ressente plus rien. Seules subsistent les quelques fonctions vitales qui gardent mon esprit éveillé. Je suis absent de mon enveloppe corporelle.

Je suis seul. Solitude dans cette obscurité glaciale, solitude dans la nuit. J'ai quitté le nord pour migrer vers le sud et j'y ai trouvé le froid. J'ignore où je me trouve. La vie a pour un moment été suspendue dans le temps et l'espace. Tout ce qui se passe n'a aucune incidence sur mon existence, tout comme mon absence n'a aucune incidence sur l'existence d'autrui. Pourquoi ai-je quitté ma Terre Mère ? Pourquoi ai-je nié celui que j'étais ? Quelques parcelles de lumière en moi me chuchotent qu'il faut me relever, ne pas abandonner...

Je me laisse envahir, soit par lâcheté, soit par lassitude, par la température déjà maîtresse dehors. La crainte grandit en moi à l'idée que le désert de glace, ma Terre maternelle, puisse avoir raison de moi. Dois-je poursuivre cette errance ?

Nuit 61

C'est le froid mordant qui une fois de plus me force à cligner des yeux. Je reprends conscience, couché sur le dos, face au ciel. Je retombe dans un coma mortel. Ce soir les étoiles sont impossibles à

apercevoir. Masquées par une avalanche de flocons de neige, tombant par milliers, par millions. Par centaines de milliard. Puis il y eut cette vision. Cette prise de conscience de l'immensité du ciel. Je suis étouffé par ma taille microscopique. J'ai une révélation atroce :

« Tu n'as aucune emprise sur les éléments. »

Trop vrai. Cruellement vrai.

Il a neigé, il neige et il continuera à neiger jusqu'à ce que la Nature se lasse de faire neiger et laisse le soleil reprendre sa place. D'ici là je ne peux qu'accepter la réalité et patienter...

Nuit 67

Derrière mes lèvres gercées claquent mes dents givrées.

J'envie les poissons somnambules

Qui continuent à respirer sous l'eau,

Au chaud sous la couche de glace épaisse

Qui les sépare du froid intense.

Je regrette le jour où j'ai quitté les miens...

Je suis en position fœtale, prêt à mourir sur la banquise. L'impression de ne me diriger nulle part prend le dessus sur ma détermination à m'en sortir. Je souhaite que tout cela s'arrête. Lère glaciaire. Période mortelle. Période froide, sombre, lugubre, inhumaine. Je suis seul, face à toi, climat polaire, étendue de neige éternelle devenue glace, miroir de la laideur cachée en moi. Laisse-moi m'éteindre dans la douce chaleur du jour. Rien ne se passe.

Nuit 80

À présent, je crois que je suis en train de quitter ce monde. Mon corps devenu inerte à cause de la froideur qui mord sans retenue survit toujours, au bord de perdre connaissance. Ce sont mes pupilles qui

s'éteignent les premières. Mon iris souffre de ne plus goûter la douceur de la présence d'autrui. Mon regard, autrefois habité par une flamme ardente à l'idée d'entrevoir des contrées toujours plus lointaines, peu à peu s'endort dans la noirceur.

Où est l'harmonie entre le corps et l'esprit ? Je la trouve, ironiquement, ici. Sous l'ombre de la lune, où mon corps, ayant usé ses ultimes réserves d'énergie, s'est affaissé sur le sol durci par le froid. Il est parfaitement paisible et mon esprit, à ce même moment, forme avec mon lui une seule et unique masse difforme, incapable de tout mouvement, vide et démoralisée.

Nuit 89

Non je ne suis pas fou, je délire. Je me parle à voix haute, je crie ! Je ris, je souris, je perds conscience. Je suis le vent, je suis la pluie, je suis la terre, je suis la suie. Je suis la nuit polaire, je suis l'infini. Personne ne m'observe, personne n'a conscience de mon criant besoin d'aide. Chacune des créatures peuplant cette planète meurt dans la solitude. Je suis seul.

Nuit 110

Bataille contre la nuit.

Non, je ne te laisserai pas me vaincre.

J'aurai ta peau.

Je te fuirai ailleurs.

Je découvrirai un lieu habité.

Je traverserai la toundra tel un guerrier.

Poursuivant son but jusqu'à la souffrance ultime, la mort.

J'aurai les pieds en sang, les mains écorchées,

Le vent entrera dans ma poitrine,

Mais vers mon destin j'avancerai

Jusqu'à ce que mes chevilles soient transpercées.

Ma chair aura beau être en lambeaux, déchirée,

Jamais mon esprit ne sera lacéré...

Le temps s'est arrêté, cette chose inestimable dont on ne connaîtra jamais la réelle valeur. Combien de temps dure une vie ? Sa valeur s'évalue-t-elle par la durée ou par sa densité ? J'ai appris qu'une vie n'est ni longue ni brève, mais qu'elle est pleine ou vide. La seule raison qui doit nous pousser à allonger la vie, c'est de vouloir en faire durer la plénitude.

Mon ultime point de repère, l'étoile polaire. Je n'ai rien d'autre à perdre, je dois la suivre. Peu importe l'endroit où elle me guidera, mon unique option est de laisser le destin choisir.

Nuit 115

Un déclic vient de se produire dans l'univers. J'aperçois de la vie au loin. Peu m'importe où je suis, l'importance était d'arriver quelque part. M'y voici. J'ai atteint mon objectif. Victoire. Il y a de la lumière. Elle devient de plus en plus scintillante à mesure que je m'en approche. Ces éclats de diamants me confirment que je suis au bon endroit. J'ai l'impression de déjà connaître ce lieu. Le destin a bien tracé ma route. Sans que je puisse apercevoir des silhouettes précises, j'entends pourtant à travers le vent des échos de voix au loin. Les mots que je perçois ne semblent appartenir ni à la langue française ni à l'anglais. Ça y est, les quelques kilomètres qui me séparent des êtres que je vois me permettent de les identifier.

Horreur, effroi, désarroi. Je suis désespéré. Ce ne peut être vrai. Ce n'est pas la réalité, c'est impossible. Je rêve, j'ai des hallucinations. Je suis somnambule dans la nuit. Comment ai-je pu commettre une telle erreur ? Je suis à Salluit, de retour au village natal dont je me suis exilé il y a de cela 115 jours et 115 nuits. J'ai tourné en rond. Pendant ces trois mois et demi. Je ne saisis plus rien. Toute cette traversée ne m'aura donc mené nulle part ?

Je délire. Ma tête tourne. Mon âme est pétrifiée, mon corps meurtri, mon objectif raté. Je ne saisis plus rien, vivre est inutile. Ma

raison de continuer se trouvait dans la quête d'une terre nouvelle, d'une ère nouvelle. Au lieu de cela, je me retrouve à la case de départ, mourant sur cette terre avant même de l'avoir quittée. Les images défilent dans ma tête.

Flashes d'une presque existence.

On nous appelle « Eskimos ».

Vêtements faits de peaux de bêtes.

S'endormir dans la chaleur de l'igloo.

Saison chaude, bains de lumière, le soleil qui brille de mille feux.

La toundra qui sourit, fiévreuse, mon grand bonheur.

L'arrivée des hommes avec leur soif de conquête.

Extraction des racines profondes dans le sol gelé.

L'automne m'assaille.

Missionnaires.

Cet être supérieur nommé Dieu.

Églises, écoles, maisons sédentaires.

Traite des fourrures. Disparition de la chasse.

Abus des richesses naturelles.

Pensionnats. Culture nouvelle.

Interdiction de parler l'inuktitut.

Centrale hydro-électrique.

Revendication des droits ancestraux.

Légendes. Chômage.

Les premières tombées de neige.

Hiver sans fin.

Solvants. Alcool, Suicide.

Perte de l'intégrité.

Sous-Existence d'Une Minorité Dans Un Monde Majoritairement Différent.

Sous-Existence d'Une Minorité Dans Un Monde Majoritairement Différent.

Sous-Existence d'Une Minorité Dans Un Monde Majoritairement Différent.

Disparition d'Une Minorité Dans Un Monde Majoritairement Différent.

Illumination. J'avais tout faux depuis le début. J'ai cru que fuir mes problèmes me ferait accéder au bonheur, mais comment aurait-il été possible de le découvrir ailleurs en me détachant de chaque infime particule composant mon être ?

Je suis Nalaak. Je ne suis pas blanc, je suis Neige, blanc comme le nord. J'ai commis maintes erreurs, j'ai emprunté plusieurs fois les mauvaises routes, mais mon esprit m'a guidé jusqu'au meilleur endroit pour vivre, chez moi. J'ai frôlé la mort à plusieurs reprises et c'est grâce à l'affrontement des démons belliqueux qui guerroyaient en moi que je suis venu à bout de moi-même. J'ai découvert ma raison de vivre : Être. Rien d'autre.

Je ne tente plus d'échapper à la réalité, ni de m'accommoder à un monde nouveau.

Je suis. C'est tout.

Je croyais avoir besoin de la lumière pour vivre, j'ai survécu sans elle.

Je croyais avoir besoin d'adopter le mode de vie blanc pour évoluer. Je l'ai fait pendant ces 115 jours grâce à mes propres connaissances.

Jamais je n'aurais cru survivre à tous les obstacles que j'ai traversés. À travers tant d'épreuves, j'ai compris que l'esprit humain était plus fort que tout ce qui pouvait lui arriver. Maintenant je revois

les aînés et le fait de penser à eux fait naître en moi le respect. J'admire en souvenir leurs visages marqués par le temps. Le vent et la neige ont strié leurs joues de rides, mais non pas des rides de vieillesse, plutôt des rides de vécu. C'est la preuve de leur survie. C'était ça la liberté, s'affranchir de toute croyance, de toute dépendance affective ou matérielle pour enfin apprécier le bonheur d'exister que procure chaque moment. L'importance n'était ni le point de départ, ni le point d'arrivée de mon périple, mais le chemin parcouru pour y parvenir. Pendant cette nuit blanche, j'ai rencontré la liberté.

Cette fois, c'est le rouge qui me réveille. L'astre reluit. C'est la fin de la nuit arctique. La luminosité refait surface. En moi. Soudainement, tout devient clair dans mon esprit. Je ne crains plus d'affronter la réalité, j'avance, sereinement, dans un tunnel de lumière. Cette clarté m'apparaît d'autant plus éblouissante du fait que je survis depuis plus de trois mois dans l'absolue noirceur. J'accompagne la luminosité dans son ascension vers le ciel, je suis un lion ancestral, satisfait, j'ai atteint la plénitude...

Extrait de la revue *Uvagut Inuk*, mars 2006

Découverte du corps Nalaak Napuluk, porté disparu depuis le mois de novembre 2005. Cause du décès : hypothermie due à une exposition prolongée aux grands froids, ainsi que d'importantes carences alimentaires. L'homme conservait sur lui un journal qui a aidé à retracer le parcours qu'il a

fait depuis Salluit, ainsi que les circonstances entourant sa mort. Pour des raisons qui ne sont connues qu'à ce jour, Nalaak Napuluk avait choisi de quitter le village, qu'il n'a jamais réussi à regagner par la suite. Nous vous présentons dans cette édition le récit de cet homme qui a survécu seul dans les pires conditions.

Répartition des prix

Les lauréats du concours littéraire Critère ont accepté que leur texte soit publié par les organisateurs sous forme imprimée ou électronique. Le présent volume est le résultat de cette entente. Il est disponible à la bibliothèque de la plupart des collèges. Les textes peuvent aussi être lus à l'écran, imprimés ou commandés dans le site internet du concours à l'adresse < www.cegep-fxg.qc.ca >.

Cette année, le jury a décerné les prix de la manière suivante :

1^{er} prix, 1 000 \$

Laurence Olivier, Cégep du Vieux Montréal

2^e prix, 800 \$

Sarah Jacob-Wagner, Cégep de Sainte-Foy

3^e prix, 700 \$

Janie Boudreault, Cégep de Jonquière

5 mentions, 500 \$ (total 2 500 \$)

Anaïs Alboujdâini, Cégep de L'Outaouais

Pier-Olivier Joanis, Collège Lionel-Groulx

Marjorie Poirier, Cégep de Saint-Hyacinthe

Kim Roy-Grenier, Cégep de Drummondville

Janie Tremblay, Cégep de Sainte-Foy